

11 Universo

EDOO
FONS
AL VILADOT

SOCIOLOGIA CIENCIA ARTE
SOCIOLOGIE SCIENCE ART

Sommaire. *Sumario.*

- | | |
|--------------------|--|
| Marcel Lepoit: | L'Economie Américaine et l'Evolution du Capitalisme. |
| Marc Bloomberg: | Gronica Política y Diplomatica:
Panorama de Actualidad Mundial. |
| Henri Bouyé: | Le Crépuscule des Gouvernements. |
| P. Bernard: | La obra de la Revolución española.
Espera política de la C. N. T. |
| Hugo Troní: | Documentos para la Historia:
De la lucha clandestina a la actual. |
| Elisée Reclus: | Evolution et Révolution. |
| André Boivin: | Las bacterias palustres y los medios de defensa que los oponen al organismo. |
| Federico Montseny: | Langl Berlioz o la Epopéya de "Le Ravel". |
| Henri Bourgesol: | La Diisión Symphonie. |
| Felipe Aleix: | Introducción a la Música de Beethoven. |
| F. Alba: | Napoleón y los Maîtres : La Duquesa de Abrantes. |
| J. Ferrer: | Una visita al "National Gallery". |
| | Triptico de España. |

UNIVERSO

SOCIOLOGIA - CIENCIA - ARTE
SOCIOLOGIE - SCIENCE - ART

Sociología

L'Economie Américaine et l'Evolution du Capitalisme

Il ne sert de rien d'affirmer : il faut prouver. Lorsque nous propagons, par l'écrit et la parole, que le Capitalisme est à la veille d'une disparition, subite et violente, cette vérité quelque évidente pour le plus grand nombre des individus, a besoin d'être étayée sur des arguments concrets, positifs, irréfutables et, si possible, émanant de sources de renseignements en provenance de l'adversaire. Notre démonstration ne peut qu'y gagner, aussi bien en profondeur — c'est-à-dire aux yeux de la multitude — qu'en qualité, pour l'édition de l'élite, dont le concours est indispensable pour la création de ce monde nouveau et rationnel que les masses laborieuses tentent actuellement de mettre au jour.

Les difficultés que rencontre actuellement le Capitalisme n'ont guère besoin d'être dévoilées : elles créent les yeux et remplissent l'actualité quotidienne de cette époque troublée. Mais ce qui doit être énoncé avec force c'est l'impossibilité totale où le régime est placé de les résoudre efficacement et définitivement. Il peut encore — et cependant de plus en plus malaisément —

les déplacer et les reculer. Il ne fait que retarder d'un temps plus ou moins appréciable, l'instant fatal où il se retrouvera en dernier ressort devant l'obligation de leur trouver une solution qu'il sait impossible, au-dessus de ses moyens.

Le Capitalisme agit comme la Wermacht lorsque celle dernière était aux prises avec l'Armée Rouge. Dans un film de propagande américain, il était démontré que le premier cordon de troupes soviétiques bousculé par l'armée allemande se repliait sur un deuxième front tenu à quelque distance par des troupes en réserves et venait ainsi en renforcer, par sa présence, la force défensive. Ce deuxième front, secoué par les nazis, se repliait sur une troisième position, occupée par d'autres éléments et les troupes en retraite, en grossissant le nombre et la puissance de résistance.

De repli en repli, les armées rouges flairent par opposer vers Stalingrad, un potentiel si puissant que la Wermacht ne put l'ébranler et chercha à le contourner en vain. La débâcle allemande vient et part de cet instant précis : de l'impossibilité de résoudre une situation forte des reculs précédents.

Le Capitalisme subit le même processus. Depuis plusieurs décades il recule l'échéancier des divers problèmes qu'il ne peut solutionner : ainsi en est-il, sur le plan gouvernemental français, des déficits budgétaires comblés chaque année par l'emprunt. Mais ce dernier expédient aggrave de plus en plus les difficultés monétaires de l'Etat par le service à assurer annuellement, creusant ainsi immuablement, le gouffre où seront précipités, tôt ou tard, Etat et Capitalisme.

Sur le domaine plus étendu des généralités, le régime actuel est en vue du Stalingrad social. Les palliatifs employés jusqu'alors envers les problèmes successifs — et qui ne pouvaient que retarder seulement le moment fatal où il faudra les empoigner à bras-le-corps et surtout les vaincre en leur donnant une solution toujours, et forcément retardée — ces palliatifs ont accumulé un nombre considérable de questions irritantes et vitales pour le Capitalisme.

Les hommes politiques actuels — valets serviles d'un régime qui les avantage, quelle que soit leur couleur politique — sont devant une situation tragique due à leurs méthodes paresseuses des années passées. Les problèmes accumulés forment maintenant un bloc compact où viendra vraisemblablement se briser avant peu le dernier assaut d'un régime épaisé, contre le Progrès social jamais vaincu s'il fut jusqu'alors étudié provisoirement.

Ce qui précède est, contrairement à notre début, une simple affirmation. Reste donc à fournir la preuve de ce que nous avançons. Rien de plus facile, si la démonstration doit cependant en être quelque peu longue, vu l'ampleur du sujet et le désir légitime de ne négliger nul argument susceptible de clarifier la question et de renforcer la puissance convaincante de cette étude, modeste contribution aux efforts des « hommes de bonne volonté » hantés par le problème social.

Prépondérance mondiale des U. S. A.

Il n'est rien de tel que des exemples matériels pour faire comprendre — et approuver une opinion. Un examen sur la situation actuelle des Etats-Unis sera cet exemple en même temps que cette preuve de ce que nous affirmons plus haut.

L'évolution du Capitalisme fait des U. S. A. le pivot incontesté du régime,

Ils sont devenus gros fournisseurs de denrées alimentaires grâce à une utilisation mécanique assez poussée de la production agricole toujours plus abondante — la production de blé, par exemple, qui fut pour la moyenne 1935-39 de 277 millions d'hectolitres, atteint en 1945, 395 millions, passe en 1946 à 411 millions, d'après le Service des études étrangères du Ministère de l'Agriculture des U. S. A. et reproduit dans le n° 108 du 26 décembre 1946 du « Document de la Semaine », publié par les « Services américains d'information ».

Tirée à un pare de machines-outils extraordinairement bien pourvu et abondant, les Etats-Unis deviennent en fait la manufacture mondiale par excellence pouvant inonder littéralement de produits ouvrés les pays agricoles et même ceux en difficultés industrielles consécutives à la deuxième guerre mondiale. De plus, certaines matières premières extraites de son sol ou exploitées de façon intensive — tels le charbon et le coton — contribuent à asseoir sa puissance industrielle dans le concert des nations.

Mais la prédominance américaine se révèle davantage encore dans le domaine financier. La ruine des pays européens place ceux-ci sous la dépendance yankee et les oblige à passer sous ses fourches caudines. Il n'est, en effet, mystère pour personne que les U. S. A. se livrent à un véritable chantage, soit commercial, soit politique, grâce à leur plan de prêts et crédits.

M. John B. Steinman, directeur de l'Office de la Mobilisation de Guerre et de la Reconversion, a soumis un rapport sur la situation économique des Etats-Unis au président Truman, et qui fut reproduit par le n° 100 du 31 octobre 1946 du « Document de la Semaine ». Tous les chiffres et citations qui suivent sont extraits de ce rapport officiel et ne peuvent par conséquent nous être retournés sous l'accusation de provenance fantaisiste ou tendancieuse.

Or ce document reconnaît que « Dans une certaine mesure l'augmentation des exportations privées a été rendue possible grâce au prêt à la Grande-Bretagne et aux crédits accordés par la Banque d'Exportation et d'Importation. » Que nous voici bien loin des pompeuses déclarations de philanthropie désintéressée des politiciens de l'Amérique ! Les belles phrases sur la « solidarité des peuples », sur « la liberté du commerce international », se révèlent ici comme cachant de vulgaires intérêts, sordides et mercantiles, mais aussi et surtout vitaux pour le régime. En réalité le capitalisme américain craint une crise de mévente... ou de sous-consommation, improprement appelée crise de surproduction, et compte en atténuer les effets par une exportation massive.

L'épargne forcée

51 millions de personnes ont fait tourner la machine économique pendant la guerre. Le nombre atteint ensuite 58 millions en août 1946. Cet accroissement de salariés provient en grande partie des hommes démobilisés et rentrant à nouveau dans la vie civile.

Pendant l'effort de guerre les travailleurs ont bénéficié, non plus d'une augmentation horaire des salaires, qui n'eut jamais lieu, mais d'une augmentation de durée du travail hebdomadaire. En plus de la rémunération normale de ces heures supplémentaires, ces dernières étant majorées d'un taux supérieur à celui des heures régulières ou légales. Les salaires de guerre ont donc été dominés par une augmentation de leur volume individuel, personnel,

atteignant un taux maximum et constant, permettant ainsi un pouvoir d'achat supérieur à l'époque d'avant-guerre et jamais atteint jusqu'alors.

Or les travailleurs — l'immense masse des consommateurs — n'ont pu dépenser à leur guise leur revenu, par suite du contingentement sévère de nombreuses denrées et de quantités de produits, lesquels étaient soit destinés aux troupes ou exportés vers les pays qui, comme l'Angleterre, en avaient des plus impérieux besoins, soit raréfiés par une production nationale freinée par le manque de main-d'œuvre mobilisée par d'autres industries ou par la carence des transports.

Cette impossibilité d'achat a entraîné une accumulation énorme de l'épargne, une thésaurisation forcée. Les travailleurs américains, dans l'impossibilité d'effectuer les achats qu'ils devraient se sont contraints de conserver un pouvoir d'achat relativement élevé sur le plan individuel, astronomique, dans le domaine collectif, national.

Ce pouvoir d'achat « différé » prendra toute sa signification lorsque nous aurons appris que le revenu des particuliers atteint maintenant 167 milliards par an, ou 20.000 milliards de francs, contre les 2.000 milliards du revenu national français !

Sur le terrain financier, un exutoire à cette pléthore de capitaux a été ouvert aux capitalistes, économies malgré eux. Depuis le début de 1945, un mouvement massif a été enregistré: 30 milliards de dollars pour 3.600 milliards de francs ont été investis soit dans des participations dans des entreprises, soit par des achats à l'étranger. L'investissement privé — construction, production d'équipements industriels, stocks et exportation de produits et de services — a passé du niveau annuel de 430 milliards de francs pendant le premier trimestre 1945, au niveau de 4.000 milliards de francs durant le troisième trimestre 1948 !

Les exportations apportent leur tribut à l'accroissement des richesses : durant le second trimestre 1948, l'excédent des exportations se situe au niveau annuel de 780 milliards de francs, contre 250 milliards environ d'avant-la-guerre. Enfin l'après-guerre permet l'utilisation de l'épargne forcée des salaires par suite de l'abandon graduel des contingentements et autres restrictions. Les dépenses de consommation, qui avaient atteint environ 12.700 milliards de francs en 1945, et représentaient 25 % de plus que le record d'avant-guerre, dépassent pour le troisième trimestre 1948 une valeur annuelle de 15.000 milliards de francs.

Il ressort de tous ces chiffres que la situation économique, financière et sociale des Etats-Unis semble tout particulièrement favorable. « L'enrichissez-vous » de M. Thiers — de sinistre mémoire — s'applique, semble-t-il, de façon merveilleuse au peuple américain. Une ère de prospérité, et par conséquent de calme social, paraît s'ouvrir, radieuse, devant le capitalisme yankee, ce privilégié.

Il n'en est rien ! L'U. S. A. est à la veille d'une crise inouïe, sans précédent dans l'histoire économique et sociale de l'Humanité.

Potentiel Economique et les guerres

Il est devenu un lieu commun — et c'est d'ailleurs fort heureux — qu'énoncer que le progrès technologique met le capitalisme dans des situations impossible. Les immenses capacités de production exigent un écoulement puissant, incompatible sur le marché national avec le pouvoir d'achat restreint,

de façon permanente, des masses désargentées. D'où la nécessité vitale pour le régime d'obtenir des débouchés extérieurs à cette production catastrophique. Or l'étranger, ou se trouve être lui-même un concurrent grâce à son industrialisation nationale et recherche également des marchés pour écouter le trop-plein de sa production, ou se trouve ruiné, soit par des guerres, soit par une économie déficitaire résultant du manque de matières premières ou d'une très mauvaise gestion, soit encore parce que comme pays agricole ses besoins restent modestes pour un nombre important d'articles industriels : machines, outils d'usines, appareils d'extraction minière, etc...

Reste donc l'invasion économique des pays neufs, les pays coloniaux surtout. Mais comme plusieurs économies nationales ont un besoin vital de ces exutoires, une lutte, surnoisse d'abord, a lieu entre les divers capitalismes industriels. Lorsque vient se greffer à cela la perte des sources de matières premières, l'animosité éclate franchement et c'est la guerre. Ce fut le cas pour la deuxième guerre mondiale : l'usine allemande gênait la manufacture anglaise et l'évolution prévisible des futures exportations allemandes allaient concurrencer victorieusement le produit britannique.

L'industriel anglais acceptait difficilement d'être évincé de ses séculaires débouchés par l'usine germanique plus dynamique. La perte du fer suédois, dont la production prit le chemin de l'Angleterre et délaissa complètement son ancien client allemand, mit en définitive le feu aux poudres.

L'histoire — pas tant approfondie cependant — des deux guerres mondiales met en relief leurs deux caractéristiques primordiales. La première, déjà étudiée par ce qui précède, en est la fatalité même. Le capitalisme ne peut, qu'il en pense, qu'il en soit partisan ou momentanément adversaire — éviter d'avoir recours au sort des armes pour résoudre les questions qui divisent les différents chefs économiques nationaux, représentants de la Haute-Banque nationale. La guerre dépasse le Capitalisme et le surprend souvent.

Mais elles sont aussi salvatrices pour le régime et le sauvent provisoirement de la mort, comme ce chien sauve son maître en passe de se noyer mais ne peut éviter plus tard la camarde de venir à son heure chercher sa proie. Les guerres interviennent à propos comme dérivatifs aux cruciales et mortelles questions sociales lorsque celles-ci placent le régime dans une impasse et c'est la deuxième caractéristique des guerres modernes.

Elles sont cependant toujours décevantes, car non seulement elles n'ont jamais résolu les problèmes qui les ont cependant créées, engendrées, mais aussi, et surtout, leur durée et les ruines accumulées, en donnant naissance à certaines conditions nouvelles issues des conflits eux-mêmes, procèdent d'autres problèmes supplémentaires, aggravent l'ensemble des contradictions et des impossibilités et désaxent plus profondément le régime déjà mal en point.

Les U. S. A. tout puissants soient-ils n'échappent pas à cette loi commune.

Les Etats-Unis et les Perturbations guerrières

Les matières premières à répartir aux usines de transformations, l'acheminement continu et parfait des produits ouvrés vers leurs destinations souvent opposées, une production singulièrement accrue, tout cela a posé un épique problème des transports aggravé par la durée persistante de cette guerre.

D'après certaines données — que nous publions avec réserves sur l'exac-titude des chiffres — l'industrie de guerre américaine fut créée de toutes pièces, se superposant littéralement à l'industrie de paix sans y avoir recours pour les besoins guerriers. Le potentiel de cette économie de guerre aurait été de 150, la base de l'économie de paix étant de 100. Si ces chiffres sont exacts — et ils semblent l'être — la production conjuguée des deux économies durant la guerre fut donc à l'indice 250 contre l'indice 100 en 1940.

Un accroissement, aussi vertigineux que soudain, a entraîné évidemment de grandes perturbations dans certaines industries, et notamment dans les transports par rail. La vente, tant intérieure qu'externe, des produits ainsi créés en si grande quantité et leur acheminement, ont nécessité un nombre de wagons de beaucoup supérieur à celui existant avant guerre. Or, les Etats-Unis se sont trouvés avoir — par suite d'usure ou autre — moins de wagons qu'avant 1940. Il en est résulté une situation de fait embarrassante.

Comme les produits industriels devaient forcément avoir une certaine priorité sur les denrées alimentaires, la répartition de ces dernières a fait l'objet d'un choix arbitraire. Les récoltes périssables, le transport du sucre vers les régions les plus défavorisées à cet égard ainsi que le transport des céréales destinées à l'exportation — dont la production trop abondante pour le marché intérieur privé de millions de combattants, allait poser un problème social irritant — n'ont pu s'écouler que de justesse.

Aux difficultés de transports venait s'ajouter le ravitaillement en viande de la coéssine et aillée anglaise et dont le succès ou l'insuccès d'acheminement consolidait ou au contraire compromettait l'issue victorieuse de cette guerre.

À la démobilisation les textiles sont au proie à une hantise : douze millions de vétérans « devraient reconstituer leur garde-robe après avoir été des mois ou même des années, sans acheter des vêtements civils ».

Il n'est pas peu au Bâtiment qui ne souffre des perturbations nées de la guerre. Les besoins formidables de la construction se révèlent par ce seul chiffre : en août 1946 les dépenses engagées à ce sujet se sont élevées à 120 milliards de francs, pour ce seul mois ! 350.000 logements nouveaux étaient terminés, dont la moitié avaient été mis en construction cette année, et le reste durant l'été et l'automne 1945.

Alors de ne pas souffrir du manque de matériaux des douzaines d'augmentations de prix et des ajustements de salaires furent effectués malgré les lois sur les prix et les salaires. C'est suffisamment dire toute l'importance que le capitalisme accorde à cette question de l'habitation qui fit l'objet d'un programme de subventions, ainsi que l'obtention, par certains producteurs, de matériel et de matières premières « afin de pouvoir fabriquer des articles indispensables à la construction immobilière. »

Eh bien, tous ces avantages accordés, tous ces sacrifices demandés au contribuable américain, toute cette politique de la construction jogée indispensable et même considérée jusqu'alors et encore maintenant, comme une soupe de sécurité sociale, sont brusquement retirés, rétractés et abandonnés. L'arrêt de tous les travaux publics fédéraux au-dessus de 360.000 francs est ordonné jusqu'au 1^{er} avril 1947. Exceptions faites, cependant, pour le projet Manhattan (Energie atomique) et les travaux de construction militaires sur les théâtres d'outremer — ce qui n'est pas fait pour nous surprendre.

Ce revirement, qui fixe de très près la contradiction illogique provient d'une politique budgétaire symptomatique.

Une opération douloureuse : L'Indispensable réduction des dépenses publiques

Pendant la guerre les achats effectués par les organismes publics ont dominé le marché américain. Dans le 2^e trimestre de 1945 les achats gouvernementaux ont atteint le niveau annuel de 12.000 milliards de francs pour s'effondrer brusquement durant le 3^e trimestre 1946 à 4.440 milliards de francs !

Cette réduction si importante dans les achats gouvernementaux vise à alléger une situation budgétaire menaçante. La dette publique, en effet, s'élevait, au 28 février 1946, à 33.480 milliards de francs et pesait trop lourdement sur le revenu national qui en exigeait le remboursement partiel en attendant son extinction souhaitée par l'économie américaine. Au 1^{er} octobre 1946, elle ne s'élevait plus qu'à 31.560 milliards de francs, soit un remboursement de 1.920 milliards en 7 mois. A ce train la dette sera éteinte dans 10 ans et l'économie des Etats-Unis beaucoup plus libre d'assurer son hége monie mondiale par la suppression de ce boulet gênant actuellement rivé à ses chevilles.

Si les calculs des Services compétents s'avèrent exacts, le Gouvernement fédéral a dû recevoir, en 1946, 336 milliards de francs de plus qu'il n'a dépensé. La guerre, loin d'être rentable, a endetté le Gouvernement américain et dans des proportions que ce dernier juge inquiétantes pour l'ordre établi. Il lui faut réduire à tout prix les déficits des budgets de guerre, qui furent de près de 5.500 milliards de francs pour 1945 et plus de 2.900 milliards pour 1946. Encore une fois, la guerre non seulement n'a pas résolu les problèmes qui l'ont engendrée, mais aussi et surtout les a aggravés.

Les dépenses du Gouvernement américain sont significatives à cet égard. En 1940 — avant-guerre — les dépenses publiques s'élevèrent à environ 1.090 milliards de francs — valeur actuelle — 19 % de celle somme était destinée à la Défense nationale, 18 % aux Vétérans et au Service des Dettes publiques. Les dépenses budgétaires du Gouvernement fédéral pour l'année fiscale 1947 représenteront près de 5.000 milliards de francs, dont plus de 44 % consacrés aux dépenses militaires, 41 % aux allocations attribuées aux vétérans, aux crédits internationaux, aux services de la dette publique et autres articles résultant directement de la guerre.

Malgré les réductions massives des dépenses publiques, il existe un important accroissement sur celle d'avant-guerre. Cet état de fait conduit le régime tout droit à une catastrophe fatale que le Président Truman a pour mission d'éviter par tous les moyens — fut-ce au prix de grands sacrifices, tels ceux que nous avons déjà mentionnés et concernant la politique de l'habitation.

Aussi Truman exige-t-il de tous les Ministères des économies substantielles. Il juge la situation si grave qu'il n'en épargne pas même le Ministère de la Guerre et de la Marine à qui il demande une réduction de près de 200 milliards de francs pour l'année fiscale 1947 (1946-47). Il insiste tout particulièrement en leur enjoignant « ...d'examiner la possibilité d'une nouvelle réduction des programmes militaires sans mettre en danger notre sécurité nationale et sans nous rendre incapables de remplir nos obligations internationales. »

La compression douloureuse des dépenses publiques est rendue nécessaire par tout un concours de circonstances — d'ailleurs prévisibles depuis fort longtemps. — C'est en premier lieu les charges devenues trop pesantes de la dette publique, qui freine l'envol de la « reconversion ». Il faut donc, sinon l'éteindre, du moins en alléger considérablement — et dans des délais relativement très courts — le fardeau écrasant. C'est en vertu de cette nécessité que le Gouvernement rend à contre-cœur la liberté aux stocks stratégiques de matières premières dont il était détenteur, malgré son appréhension — justifiée ou non — d'une attaque brusquée aérienne de la part de l'U.R.S.S., renouvelant, avec des moyens plus puissants, le coup de Pearl-Harbour des Japonais.

Mais tout ceci est, précisément, le premier indice d'une crise de sous-consommation, mensongèrement appelée crise de surproduction pour les besoins d'une cause qui ne se peut défendre que par l'imprécision, l'erreur et le mensonge.

(à suivre)

Marcel LEPOIL.

ALEJANDRO SHAPIRO HA MUERTO

En Nueva York, donde residía desde que las persecuciones nazis le forzaron a abandonar Europa, acaba de morir Alejandro Shapiro.

Shapiro, con Berkman, Emma Goldman, Voline, etc..., fueron las últimas animadoras del movimiento anarquista y revolucionario ruso que preparó la Revolución de 1917. Amigos personales de Kropotkin, en cierto modo sus discípulos, le siguieron a Rusia y en Rusia vivieron la epopeya de Ucrania, contribuyendo personalmente a empujar la revolución hacia adelante, luchando con la tendencia minimalista, personificada en Kerenski, y con los bolcheviques, obsesiados con la idea de la dictadura, que, de hecho y de derecho, abortó la Revolución y malogró todo el esfuerzo realizado por los que la habían ido preparando en la conciencia popular.

Shapiro, de origen judío, actuó en los medios hebreos, entre los que tenía renombre y crédito, poniendo en juego esta influencia para contribuir a la ayuda internacional de los perseguidos políticos.

Hombre de gran cultura, de vastos conocimientos generales, escritor profundo y espíritu organizador y práctico, fue el primer secretario de la A. I. T., cuando esta se reorganizó después de la primera guerra mundial. Su vida de agitador, de hombre de acción, no desmerece de su existencia de pensador y de propagandista. En Shapiro se extingue esa magnífica estirpe de revolucionarios rusos iniciada con Bakunin y que asolaron primero las persecuciones zaristas y después los esbirros de la G. P. U.

Ha muerto de un ataque cardíaco a los 63 años. Su salud, quebrantada por los sufrimientos y las dificultades de estos últimos años, no ha podido resistir a tantos embates.

Amigo sincero de los anarco-sindicalistas españoles, a España acudió al producirse la Revolución y no ha dejado de mantener contacto con el Movimiento Libertario Español en el exilio, ayudándole moral y materialmente tanto como ha podido. En él perdemos un amigo leal y pierde el movimiento anarquista internacional una de sus figuras más prestigiosas y más integras.

CRONICA POLITICA Y DIPLOMATICA

PANORAMA DE ACTUALIDAD MUNDIAL

ANTAGONISMOS IRREDUCTIBLES

No es posible que los pueblos encuentren armonía, equilibrio, paz, libertad y bienestar mientras perduren los sistemas capitalistas y autoritarios.

Los antagonismos de los pueblos son avivados por las rivalidades económicas de manera principalísima. Los fanatismos, las creencias religiosas, las ideologías políticas intervienen igualmente como factores de discordias. Mantienen éstas, las atizan y las hacen mayores los Estados y los Gobiernos, las expresiones organizadas del autoritarismo capitalista o proletario.

La Federación Libre de pueblos libres se verá malograda hasta que no se consiga romper definitivamente este círculo.

LA O. N. U.

El nombre del organismo internacional que se ha querido crear carece de lógica. No pueden estar unidas las naciones mientras en ellas existan presentes los motivos de discordia, fomentados de manera inevitable en tanto persista la actual estructuración política, económica y social. El concepto de Nación y de Estado ha de ser superado por los pueblos, si quieren éstos establecer un principio de organización basada en la libre y solidaria unión de todos ellos. Y tienen que eliminar las contradicciones económicas, causas de injusticia social, que conspiran constantemente contra los ideales de Paz.

La Asamblea de la O. N. U. se caracteriza por su esterilidad. Ha sido un torneo retórico en la que todos los actores tenían clara conciencia de la farsa que representaban. No podía dar ningún fruto positivo para asegurar a los hombres la perspectiva de una nueva etapa sin horizonte ensombrecido.

El desarme ha servido de tópico polémico. La bomba atómica no se suprime si no se suprimen las causas que engendran las guerras. Tampoco se suprime la carrera de los armamentos y de las armas secretas. Nobel se engañaba cuando creía que el horror de las carnicerías humanas, los estragos de los medios homicidas y de destrucción, darian fin a las contiendas armadas. El hombre es aun el lobo del hombre, por inconsciencia, por cobardía, por maldad, por ignorancia, como fruto de un medio que no le ha hecho mejor.

Ni los Estados Unidos, ni Inglaterra, ni la U. R. S. S., se desarmarán. Al contrario, harán por armarse más cada día.

en 1938 al Anschluss. Y por poco el megalómano Hitler y sus secuaces se adueñan de Europa entera. Alemania tiene conciencia de su fuerza. No ignora que Inglaterra, sin la ayuda de los EE. UU. y de la U.R.S.S. habría sido aplastada por los teutones. Y todos los estados temen la potencia de Alemania. Por ello se aprestan a ponerla lo más sólidamente reducida pero ella se ingenia para buscar su salidas. Y alimenta el secreto designio de verse coqueleada por cada uno de los grupos que tratan de imponerle las más duras sanciones. Los rusos piensan más adelante servirse de los alemanes. Los ingleses también quisieran tenerlos como aliados, mejor que como competidores, para jugar mañana la carta que les interesaría contra la propia U. R. S. S. Y los Norte-americanos ven en Alemania una posible barrera a la expansión soviética.

Las potencias están cada una interesadas en conservar encarnizadamente sus zonas de influencia en Alemania. La Nación que más teme de ésta, es Francia. Francia ya sabe que ha de pagar siempre los platos rotos.

Años atrás se pedía para Francia la anexión del Sarre, Krupp, sus fábricas, el carbón, la hulla de Westfalia, del Rhur, preocupan grandemente. Depende de ellos, del régimen que se dé, el que Alemania se ponga más o menos rápidamente en pie. Los trusts alemanes no serían liquidados. Los protegen secretamente los propios intereses capitalistas mundiales. A Hitler no le entronizó Alemania, sino la Internacional de los armamentos.

Hoy el Doctor Schumacher, líder social-demócrata, puede tranquilamente hablar de la reconstrucción de la economía alemana. Es lógico. Para pagar, Alemania necesita producir. Y cuando sus fuentes de producción estén en marcha, no pagará. Y hará bien.

No se puede reducir a un pueblo de ochenta millones de seres, cuando éstos tienen conciencia de que el trato que se les da no es justo, sino impuesto por la fuerza. Y hoy, cada alemán, en su fuero interno, considera que lo que se hace con ellos es una injusticia.

Para evitar los peligros que representa el Estado alemán unificado, se piensa en aplicar una solución federalista. Francia, Bélgica, los Países Bajos son partidarios de ella. Inglaterra y los Estados Unidos la verían bien. Pero la U. R. S. S. se opone y se muestra partidaria de la unidad alemana. Schumacher dice que es con miras a evitar la confiscación eventual del Rhur o del conjunto de la cuenca rheno-westfaliana por sus aliados occidentales. Es posible, y seguramente también por otras muchas razones.

Los alemanes son los primeros en rechazar la división de un federalismo impuesto. Baviera, Wurtemberg-Bade, Essen, Alemania entera no quiere dividirse ni geográfica ni políticamente. Más completa que la unidad impuesta por Prusia y por Bismarck ha sido la unidad alemana establecida por Hitler, que ha creado su mística. La unidad alemana es más de tipo espiritual, racial-metafísica, producto de un sentimiento ancestral exaltado por el prejuicio idealista de grupo étnico electo y superior.

Hoy la propia defensa de los intereses alemanes hace que cada alemán vea en la división federativa de Alemania un peligro para el común interés alemán. Y si el federalismo fuera impuesto como estruc-

la Repùblica. Ni la Repùblica, ni la Monarquía son soluciones para los problemas a que tienen que hacer frente los pueblos. Los regímenes políticos están subordinados a la economía, lo están hasta las mismas dictaduras. Es la transformación social la que se impone para dar fin al hambre y al malestar de los pueblos.

Dimitido el Gobierno de Gasperi, éste ha formado nuevo ministerio. En Italia se sucederán los Gobiernos, que no podrán dar ninguna satisfacción al pueblo, lo que prepara el terreno para el retorno de la Monarquía. Para Italia, para el pueblo italiano, no hay más salida que la Revolución Social. Y aun así, por su fatalidad geográfica, por su falta de materias primas, por su escaso desarrollo industrial y por su insuficiencia de producción agrícola, dada la densidad de su población, se vería abocada a una situación difícil. La Revolución no es un problema nacional, únicamente, sino internacional.

GRAN-BRETANA Y SU IMPERIO

Inglaterra pasa por una de las fases más delicadas de su historia. Ha visto disminuir considerablemente su poderío. Poseyendo el más vasto imperio colonial, se siente empobrecida. La guerra la ha arruinado. Debe a Egipto solamente cuatrocientos dos millones de libras esterlinas, a Irak cincuenta millones. Pero los ingleses comen mejor que los italianos. Las perspectivas para Inglaterra son otras que las de Italia. Sin embargo, la City está bondamente preocupada. Las Indias, Palestina, Egipto, Estados Unidos, la U. R. S. S. constituyen serias preocupaciones para los gobernantes británicos. El Partido Laborista debe salvar los intereses del imperialismo y de la Corona Británica. Y no es pequeño el servicio que les presta y el que presta el laborismo a los propios conservadores ingleses, a los que deberá a la larga ceder el timón del Gobierno.

Inglaterra, con el tiempo, espera recuperar la plaza de primer orden que ha perdido en el mundo y se entrega en todas partes a la defensa hábil y encarnizada de sus intereses.

Ni la Royal Dutch Shell, ni la Cottongrowing, ni los feudales ingleses dejan de soñar en el Imperio Británico todopoderoso. *Delenda Cartago* sería hoy para ellos *Delenda U. R. S. S.* y *Delenda U. S. A.* Como no tienen fuerza para tanto, negocian y pactan, defendiendo sus posiciones.

Bevin, por oposición a Rusia, defendiendo los intereses ingleses, es partidario de un bloque europeo que contará con la benevolencia americana. Pero la potencia creciente los U. S. A., sus ambiciones, que preocupan también a la misma Australia y Nueva-Zelanda, su expansión hacia el Pacífico, hacen que hombres tan duchos en los secretos de la diplomacia como Crosman, sean partidarios de cerrar el paso a los Estados Unidos y de preferir las relaciones con la U. R. S. S.

A pesar de las rivalidades anglo-americanas, acaba de concertarse un acuerdo con los pétroleos del próximo Oriente entre la Anglo-Iranian-Oil Company y las empresas Norte-americanas Standard Oil of New-Jersey y Sokony Vacuum, y quien paga los platos rotos es Francia.

El día que se desmoronara el Imperio Británico, la situación del pueblo inglés sería trágica.

Los judíos, desparramados por la tierra, forman una unidad. Su potencia financiera es formidable. Como el Vaticano, extienden sus tentáculos por todas partes. Desde luego, existen los parias judíos, como existen los parias musulmanes.

Los judíos no serán echados de Palestina. No lo serían aunque quisiera el Gobierno de Su Majestad Británica, porque tienen en el Imperio Británico y en el mundo más poder que el propio Gobierno inglés. Tampoco le interesa a Inglaterra tener enemistad con los musulmanes. El conflicto de los intereses de éstos con los judíos es avisado por los propios ingleses y también secretamente por las influencias soviéticas. Inglaterra se vé en un apuro serio en Palestina.

La Irqun Zvai Leumi planta cara a Gran-Bretaña. Quiere un Estado judío. El movimiento sionista no se ahogará.

Cunningham, el Alto Comisario Británico, quiere imponer el prestigio de la fuerza inglesa. Es posible que Gruner sea sacrificado. Pero el problema de Palestina, aunque los ingleses empleen brutales recursos heroicos, no van a resolverlo.

El Haganah, el movimiento de resistencia que agrupa a la mayoría de poblaciones judías, se irá extendiendo. Los judíos continuarán en Palestina. La división de ésta en dos zonas, musulmana y judía, no puede dar satisfacción a ninguna de las dos partes, pues cada una aspira al máximo de predominio. El fuego de las diferencias entre árabes y judíos lo aliza Inglaterra desde hace más de cinco lustros.

Hoy Palestina es una de las más fuertes bases militares inglesas. Es un punto estratégico del imperialismo inglés. Y un centro de abastecimiento petrolífero. La pipelina que va de Kirkuk a Haifa, pasa por Palestina.

El Gobierno inglés, para la mejor defensa de sus intereses imperialistas, ha concedido la independencia a Transjordania, con la cual ha concertado un pacto de alianza, convirtiéndola en base militar, donde hay estacionado un ejército de más de ciento cincuenta mil hombres.

Los árabes ven con muy malos ojos todos esos manejos de Inglaterra.

Los musulmanes, Egipto, Irak, quieren sacudir el yugo de Inglaterra.

La política inglesa tiende a ahogar el despertar nacionalista y el despertar social en los pueblos que están bajo su influencia.

La U. R. S. S. especula con los pueblos sometidos al imperialismo inglés y americano. Muy finamente y pacientemente la diplomacia soviética extiende su influencia.

Africa interesa a Rusia. Las Sociedades de Amigos de la U. R. S. S. se extienden por tierras musulmanas. En el Líbano, el Partido Comunista tiene cuarenta mil afiliados. La corriente de simpatía hacia la U. R. S. S., acrecentada por su prestigio en la guerra, como Potencia que ha contribuido poderosamente a abatir al hitlerismo, se extiende por una cadena que va de Evinan, en Armenia soviética, a Khartum, pasando por Kars y Ardahan, el norte de Iran, Irak, Siria, Líbano, Palestina y Egipto.

tible. Las libertades políticas se imponen. Pero esas mismas libertades políticas hacen que miles de seres, la gran mayoría de los hombres, a causa de la sujeción económica, sean tratados peor que esclavos.

Los Derechos del Hombre proclamados por la Revolución Francesa de 1789 son letra muerta en el país donde reina el despotismo de las compañías que ampara el general Smuts y le amparan a él y en muchas otras partes.

La Indochina francesa es para Francia lo que la India para Inglaterra.

Los métodos de colonización no varían fundamentalmente.

Gallieni y Lyautey han querido ser ejemplo de un estilo, de un método de penetración colonial civilizadora.

Hoy vemos como Cunningham y d'Argenlieu emplean los mismos términos.

Primero quiere imponer el prestigio por la fuerza. Una vez demostrado que se es el más fuerte, se puede dictar la ley.

Se dice que la organización política del Viet-Nam es calcada sobre el modelo soviético y se rechazan las ambiciones nacionalistas astiáticas. Sin embargo, si Francia quiere tranquilidad con el Viet-Nam, tendrá que hacerle concesiones, tendrá que negociar. El cuarenta por ciento de la opinión francesa es partidario de ello. Francia no es pueblo que sienta el imperialismo ni que se vea arrastrado por una psicología y una mentalidad imperialista como lo son — y mucho se debe a la educación y al constante « bouvrages de crânes » — importantes capas de población en Inglaterra, Estados Unidos, Alemania y Rusia.

Los intereses bancarios franceses, los capitales franceses, se ven desplazados en la Indochina por el desarrollo de la industria que puede llamarse autóctona y que ha ido adquiriendo incremento y predominio.

Los contradicciones del sistema capitalista, que hace que los grupos capitalistas entren en competencia y en guerra entre sí mismos y que de esos conflictos sean víctimas los pueblos, quedan evidenciadas una vez más en el conflicto actual del Viet-Nam.

« En mayo de 1932 — para no citar datos de ahora — en las Indias inglesas había ochenta mil detenidos, cuyo único delito era el de seguir las consignas de la aceptación de la No-violencia de Gandhi y del Congreso Nacional Indo. En Indochina francesa, en febrero de 1933, había cerca de tres mil detenidos políticos, sobre un total de cerca siete mil condenados después del caso de Yen-Bey, entre los cuales gran número de mujeres y niños, culpables de haber pedido una disminución de impuestos, la supresión de los castigos corporales en las empresas privadas, el sufragio universal. En las Indias Neerlandesas había diez mil prisioneros políticos. En China, cincuenta mil sin contar las hecatombes de masacrados. En Corea, treinta y cinco mil, en Indochina la represión se ha hecho algunas veces implacable. »

Las mismas causas engendran los mismos efectos. Con los años las cosas no han cambiado. Los annamitas se sublevan, los indios y los

LE CRÉPUSCULE DES GOUVERNEMENTS

Un préjugé tenace.

Les rapports humains sont faussés par une foule de préjugés. Certains de ceux-ci disparaissent rapidement pour faire place à d'autres, plus conformes, plus adaptés aux nécessités de l'ordre établi.

Il en est cependant qui sont ancrés dans les mœurs au point de résister à l'épreuve du temps malgré ce qu'ils ont d'absurde. Parmi ces derniers il faut s'arrêter tout particulièrement à un, qui tient une place de choix et dont les conséquences, dans les faits, sont incalculables: c'est celui par la grâce duquel tant de bons esprits, dans un monde qui se dit évolué, demeurent persuadés que le *principe gouvernemental* est bon; que seule la méthode selon laquelle il est appliquée détermine les résultats qu'on peut en attendre.

L'absurdité du système n'est pourtant plus à démontrer; et ceux-là même qui ont l'expérience de l'exercice du *pouvoir* ou ambitionnent de gouverner ne se font généralement pas beaucoup d'illusions sur les vertus créatrices de l'appareil gouvernemental ni sur ses possibilités de coordonner les diverses activités humaines.

La guerre de 1939 et les événements qui l'ont précédée ont illustré ce dont sont capables les gouvernements. Si le capitalisme, en tant qu'impôt économique, est à l'origine d'un tel cataclysme, le *gouvernementalisme* y est, lui aussi, pour quelque chose.

L'Etat est l'expression juridique du droit de propriété, donc du privilège économique. Le gouvernement constituant le *pouvoir exécutif* qui met la juridiction au service de la classe dominante; il s'ensuit que même s'il se dit progressiste ou « révolutionnaire », il se confond avec elle et ne peut, quoi qu'en disent les magiciens du socialisme d'état, être l'instrument d'une transformation profonde de la société. (Pauvre Révolution, sur ce thème, que d'absurdités sont dites en ton nom !...)

L'expérience russe ne prouve-t-elle pas que *socialisme-d'état* est synonyme de *capitalisme-d'état* dans lequel le privilège économique est détenu par une certaine catégorie de fonctionnaires ?

L'Impossible stabilité gouvernementale.

Le déroulement de la guerre, lorsque les armées allemandes déferrirent sur l'Europe mit à nu la fragilité de l'appareil gouvernemental dans chaque pays envahi où, au moment de l'invasion, le gouvernement s'effondra. Du même coup, toute l'autorité de l'Etat s'effritait. Le temps que l'administration de l'occupant militaire s'installât, la France (pour ne parler que d'elle) vécut sans gouvernement et souvent sans police. (Et la population ne s'en portait pas plus mal...).

Le même phénomène s'est répété à quelques variantes près, lors de la capi-

El mismo error cortesano fué cometido por Velázquez, dos generaciones antes, al pintar varios retratos de Felipe IV, siendo el pintor de la corte incondicionalmente, pintando al monarca de joven, en una escena de caza, y de anciano. El ejemplo dado por Diógenes el Can menospreciando la oferta de grandezas de Alejandro el Grande, son muy pocos los que lo siguen.

La personalidad moral del artista debe estar por encima del arte, o por el contrario, el progreso de la vida y de la sociedad será materialista y unilateral. Una verdadera y amplia concepción artística fundamentada sobre la base del más puro racionalismo universalista, debe ser inspirada por el espíritu de la libertad y por el noble afán de un mejoramiento social y un progreso completo en su doble aspecto material y moral.

F. ALBA.

ACROSTICO

A la hermana que se fué...

Tu paso por el mundo fué silente,
cultivando el amor por toda ciencia,
y esa flor del vergel de tu existencia
se abrió a la luz esplendorosamente.

Risuena y candorosa proclamabas
tu derecho a vivir en alegría,
y con el ritmo de una melodía
tu corazón gozoso palpitaba.

Infinita ternura atesoraste
en el cofre feliz de tus ensueños,
y tu pasión se prodigó en un sueño
del que sólo una vez te despertaste...

No hubo dolor que destruir pudiera
tus queridas y excesas ilusiones,
y, más allá de humanas desazones,
en tu alma rebrotó la Primavera.

Implacable, no obstante, el sufrimiento
te supló al final en el abismo...
y hoy, transportado en alas del lirismo,
; te recuerdo con hondo sentimiento !

Armando BACUNZA.

y el panorama cambia. Los labios se despegan y corazón y mejillas sonrien. Decididamente, el mundo es variable, y el nuevo refugiado reconforta el espíritu antes de exigir su ración de pan.

Pero ahora llega más gente, mucha gente, demasiada quizás, y en general, su mirar esquinoso desagrada. Es un personal afanoso de pan de tahona, que no lleva en su cuerpo ni una mina de hambre espiritual. La castración « allí » ha causado estragos. Los jóvenes se mueven mecanizados, recelosos, moralmente desvencijados. Porque el estómago muerde, el cerebro se paraliza. Es un principio de triunfo de la negra tradición. Hoy los hombres corren el riesgo de mantenerse ignorantes pese a su conocimiento de las letras, siendo esta suerte de ignorancia la peor. Los cardenales habrán pensado en la posibilidad de provocar este fenómeno en los días para ellos amargos de las coronadas populares. Si la Iglesia lograra idiotizar al pueblo con palo y letras, habría realizado cumplidamente su ideal. Mussolini, anticlerical devenido ayuda de cámara del Papa, había conseguido que éste pudiera dar la bendición matrimonial, en un solo día y en grupo,

Más dejemos ese tema, desabrido en demasía, para emprender lo que sigue. A un desertor del hambre franquista lo hemos emplazado a que nos facilitara informes de algún valor. Siendo nuestro hombre catalán, hemos tratado de inspirarle confianza hablándole su lengua.

— Que quieren ustedes — nos ha correspondido. — Allí el palo se hermana al poco pan. Lo demás, regular; con tal se comiera, se podría resistir. Crean que el patio no está tan sucio como se dice. Figúrense que los teatros Espanol y Apolo representan en catalán.

Este sujeto trata de « señor » porque desconoce un vocablo cordial: compañero. Encuentra la situación pasable, porque el palo es nulo si el individuo también lo es. Solo rehuye el tirón de estómago, puesto que lo demás lo interpreta regular. « Figúrense que los teatros Espanol y Apolo representan en catalán. »

Si, conocíamos eso. Dos compañías acometen la impudencia de hollar el idioma de aquel dinámico país acatando órdenes del gobierno fascista. Difamamos que también de una aberración. Franco trata de sacar las divisas que mucho necesita. Hasta ahora ha requisado y « exiliado » los productos comestibles cuya falta tanto resiente el país. Anteriormente, en un ataque de orgullo había exiliado a la inteligencia y a los lenguajes de región. Ahora, vergonzosamente, debe volver de su acuerdo decidiendo un respiro al catalán. Un día, Franco tuvo a gala acreditar su salvajismo para lograr una sonrisa de los sátrapas de Roma y Berlín, siendo así que aquellas muecas se han perdido en el vacío. Lo « invencible » de fué, y ante el auxilio inglés, el tigre espanto y entra en vías de conceder. Y convoca, con dolor de riñones, a los magos de la escena catalana. El telón ya está arriba (en lugar de España) pero el público permanece ausente. ; Que importa, si no es público lo que interesa ! Lo importante es la simpatía extranjera, y esta simpatía, en lenguaje financiero, es : divisas.

A este conjuro, los brutos de Falange han movilizado a los lacayos de todas las situaciones, a los muñecos de maese Pedro, sacudiéndoles el polvo de siete años, obligándolos a moverse, sin voluntad, sin « élan », sin gentileza de corazón. ; Oh, miserables alquilados !

En el proximo fasciculo de
"UNIVERSO"

**L'Economie américaine
et l'Evolution du Capitalisme (suite et fin)**

par Marcel LEPOIL.

Han Ryner y el Humanismo Neo-estóico
par Baudille d'HOSTEL.

**Un homme dans la mêlée sociale :
"LUIGI BERTONI"**
par Hervé DA Y.

El Arte y los Artistas: VAN GOGH
par Maurice DUTHEY.

**PRECIO
PRIX**

UB
40 fr.
Biblioteca Común
Universidad General
de La Plata

tuation de l'Allemagne. La différence fut qu'il y eut de l'inquiétude durant l'invasion tandis que l'allégresse et l'espoir (bien calmés depuis, caractérisent la fausse « libération » qui suivit.

Le gouvernement russe se situe lui aussi chanceler son pouvoir. Qui ne se souvient des discours angoissés de Staline, proclamant « la patrie en danger » lorsque les troupes allemandes étaient près de Moscou et que les paysans ukrainiens n'opposaient pas à l'invasion la barrière de poitrines qu'exigeait la stratégie militaire ? N'est-ce pas à ce moment précis que l'état russe restitué à la religion constituée, pour s'assurer son appui, une partie de l'autorité que la révolution de 1917 lui avait enlevée ?

Du côté de l'Axe (Allemagne, Italie, Japon) les gouvernements s'abîment rapidement dans la défaite militaire, mais la cause de leur chute réside aussi dans le fait qu'ils ont voulu trop gouverner. Ils ont dépensé en quelques années des sommes d'énergies que des gouvernements plus sages, mais non moins dangereux, eussent à leur place dépensé en de multiples décades.

C'est pour vouloir trop gouverner que le fascisme stalinien est amené à tenir, en Russie, tout un peuple sous le joug à grand renfort de police ! C'est pour la même raison que le système de Franco — si système il y a — continue à faire gémir l'Espagne pour autant qu'il dispose encore d'assez de brutes pour le servir et de profiteurs pour désirer sa conservation !

Dans les nations d'Amérique du Sud où les coups d'état spectaculaires sont à la mode, chaque gouvernement nouvellement installé veut gouverner plus que son prédécesseur et tous, les uns comme les autres, connaissent une durée éphémère.

En Chine, aujourd'hui ; deux gouvernements se combattant l'un à l'autre ne parviennent qu'avec peine à maintenir leur pouvoir respectif, qui menace de tomber en ruines.

Aux Etats-Unis, l'apparente stabilité gouvernementale due à la Constitution (qui fait du Président de la République le chef du gouvernement) ne saurait tromper l'observateur objectif. Il n'y a pas renversement, en bloc, du gouvernement; mais le chef d'Etat — le président — change ses ministres comme bon lui semble. Il n'y a donc pas stabilité. Là comme ailleurs, le gouvernement est dépassé par les événements.

En Angleterre où la pratique de la démocratie est déjà vieille, le gouvernement est également dominé par la situation. Passant tour à tour des mains des libéraux à celle des conservateurs ou des socialistes, il se débat dans l'instabilité au milieu des problèmes les plus simples sans parvenir à les résoudre.

En quelque pays que ce soit, le gouvernement « fort » est celui qui gouverne le plus; le gouvernement « faible » celui qui gouverne le moins. Le premier masque son instabilité au moyen de la *dictature politique*, le deuxième, au contraire, fait des *concessions politiques*. Mais tous deux souffrent du même mal : l'*impossibilité de gouverner*.

Le gouvernement et ses défenseurs.

Au-dessus de ce qui pourrait les différencier dans le détail (démocratie, dictature politico-militaire, ou « du prolétariat ») tous les gouvernements ont un trait commun : leur incapacité totale à harmoniser la produc-

musulmanes, los judíos se agitan. Y es por la fuerza que se les somete. *

El imperialismo y la colonización, fomentados por los intereses capitalistas y de las potencias internacionales de los Estados rapaces, dan origen a los más sangrientos conflictos.

SOLIDARIDAD HUMANA

Romain Rolland ha dicho : « El espectáculo del mundo es un infierno. La historia de la humanidad ha sido siempre la de la opresión de pueblos, de clases, de castas y el esfuerzo desesperado de los oprimidos para librarse. »

La libertad de los hombres y de los pueblos sólo puede obtenerse por la destrucción del Estado, por la abolición de la autoridad, por la desaparición del capitalismo.

La solidaridad humana individual, colectiva e internacionalmente practicada, haciendo frente a las causas del mal, debe ser la fuerza nueva victoriosa que permita a los hombres vivir libres y en paz.

Marc BLOMBERG.

Traducción G. E.

Ginebra, febrero de 1947.

GUILDA DE AMIGOS DEL LIBRO

SOCIALISMO AUTORITARIO Y SOCIALISMO LIBERTARIO

por Max NETTLAU.

PROLOGO DE FEDERICA MONTSENY

Dentro de breves días se pondrá a la venta el primer volumen de la Guilda de Amigos del Libro.

Se titula « Socialismo autoritario y socialismo libertario », y su autor es el Dr. Max Nettlau, figura señera del movimiento anarquista internacional, que en él enjuicia y muestra las diferencias ideológicas y tácticas que separan a los dos ramas socialistas.

El volumen, presentado y corregido con esmero, está ilustrado con una fotografía del autor.

Federica Montseny, que conoce a fondo a Nettlau y a su obra, ha escrito para este volumen un excelente prólogo.

El libro, cuyo índice publicaremos en el próximo número de « Universo », se venderá al precio de 50 francos ejemplar, con el 25 por ciento de descuento para paqueteros y correspondentes y el 30 por ciento para los socios de la Guilda.

Pedidos : « Guilda de Amigos del Libro », 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne). Giros : A. Cabanas, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

El despertar libre de los pueblos árabes se vé amenazado desde su principio. El imperialismo británico, y el imperialismo soviético, con su custodioática organización estatal burocrática y dictatorial, como todo imperialismo, no es ninguna garantía de Libertad para pueblo alguno.

INDIA

Los trescientos cincuenta y tres millones de seres que pueblan la India se agitan. La India vive en un estado de espantosa miseria. Es tratada por los ingleses como colonia. Después de haberles prometido libertades, Inglaterra se las regatea. En medio de esa Babel de lenguas (se hablan más de doscientos dialectos, más de cuarenta lenguas), sin que la India constituya una unidad como nación, exacerbados los antagonismos religiosos entre indios y musulmanes — el islamismo cuenta con sesenta millones de adeptos — los ingleses siguen ejerciendo su predominio.

La división de los indios en castas impermeables, es el obstáculo más grande para su liberación. Tres mil castas hacen monstruosamente insolidarios unos hombres de otros.

Las detenciones en Lahore de los miembros de la Liga musulmana, las protestas de los musulmanos que reclaman la disolución de la Asamblea Constituyente, son una muestra creciente del malestar y de las convulsiones motivadas por causas diversas, que originan serias sacudidas.

Gran-Bretaña vela la India como su joya más preciada.

Asia, para Inglaterra y los Estados Unidos, tiene la más poderosa de las atracciones. El petróleo del Irak, los pozos de Persia, el trigo, el arroz, tantos y tantos productos y materias que despiertan la rapacidad de los estados imperialistas son codicidos.

La India será una de las zonas humanas en que la conciencia de la libertad verdadera tardará más en afirmarse sólidamente. Antes que nada hay que destruir el fanatismo religioso, el prejuicio de casta, la distancia de hombre a hombre. Y dominar la conciencia de los pueblos oprimidos, ganar los hombres a la causa de la libertad; he ahí lo que no hacen nunca el Capitalismo y el Estado.

La civilización que extienden los imperialismos colonizadores forja la cadena de nuevas esclavitudes.

INDOCHINA FRANCESA

Cuenta con diez y ocho millones de habitantes. La Indochina inglesa con diez.

Los acontecimientos a que ha dado lugar la sublevación del Vietnam han conmovido, han alarmado seriamente a Francia, despertando la atención mundial.

Ninguna colonización es abnegada. Toda colonización está inspirada en móviles interesados. Al elevarse los pueblos en su nivel cultural, social y económico, el conflicto entre los intereses autóctonos y los imperialistas, el conflicto también de poderes y de libertad, es inevi-

tura política de la Alemania dominada por las potencias dentro de un plan de x años, no tendría ninguna viabilidad. La imposición no haría más que aumentar la corriente unitarista, el sentimiento místico de la gran Alemania.

La potencia industrial, económica y política de Alemania es temida. Por ello se presentan las fórmulas de la nacionalización internacionalizada del Rhur, la limitación de la producción industrial, el control del acero. En ninguna de esas medidas han de ver los alemanes nada que les favorezca.

De las rivalidades políticas y económicas de los Estados son víctimas los pueblos, y los hombres son juguetes continuamente de ellas, sin que sepan reaccionar de manera eficiente para ponerles fin, porque les falta clarividencia para desentrañarlas e inteligencia y valor para atacarlas en forma debida. Si los obreros de Alemania, los trabajadores de Inglaterra, de los EE. UU., los de la mayoría de países, antepusieran a todo sentimiento nacional un verdadero sentimiento internacionalista, practicaran la solidaridad entre ellos, los pueblos no habrían de vivir en continuo desosiego a causa de las rivalidades de los Estados.

En Alemania hay actualmente seis grandes grupos políticos y todos persiguen un mismo objetivo: defender a Alemania.

FRANCIA

Este país ha sufrido duramente de las consecuencias de la guerra. Ha visto reducida su potencia. Su situación financiera es delicada y le será difícil llegar a equilibrar su economía, rehacer, poner en marcha su producción, por falta de materias primas, carbón petróleo, que otras potencias monopolizan.

La experiencia Blum ha querido inspirar confianza a la población y al Capital, pero la economía francesa necesitará de otras medidas para reponerse.

Después de haberse combatido en las elecciones, aprobada la nueva Constitución y elegido el nuevo Presidente de la República, Vicente Auriol, los partidos políticos colaboran todos en el mismo Gobierno, el Gobierno Ramadier, que ha sustituido al homogéneo de los socialistas. Más las disensiones de los grupos políticos continúan siendo hondas. Todos procuran no quedar descartados del Poder.

Francia ha perdido su rango de primera potencia y ante una Alemania a la que tiene que considerar como enemiga y como potencia rival, es atraída forzosamente hacia la órbita de Inglaterra, que procurará tenerla siempre sometida a su influencia económica y política y que si pudiera despojarla de todas sus colonias y sobre todo de sus posesiones en Asia, lo haría muy a gusto.

ITALIA

La situación de Italia se hace cada día más insostenible económica y políticamente. Los créditos americanos no pueden salvar a este país de la catástrofe. El pueblo italiano pasa hambre; la ha pasado bajo la férula despótica de Mussolini y durante el reinado de Víctor Emmanuel, de la Monarquía italiana; pasa hambre después de proclamada

Los ingleses, antes que europeos y ciudadanos del mundo, son ingleses, y lo son por la defensa egoísta de sus intereses, a los que sacrifican los demás pueblos.

ESTADOS UNIDOS DE NORTEAMERICA

Los trece Estados que en julio de 1776 rompieron con Inglaterra se han desarrollado de una manera prodigiosa. Hoy los Estados Unidos de Norte-América constituyen la primera potencia del mundo. Sin embargo, no conservarán por muchos años su primer rango. La doctrina de Monroe, formulada en 1823, ha sido modificada. Hoy se expresa así: América para los americanos y el mundo para América. El imperialismo americano tiene tanta o más rapacidad que el inglés y es aún más agresivo. Norteamérica se prepara para la futura guerra. Es el baluarte más fuerte del capitalismo internacional y el país donde las luchas sociales serán más sangrientas.

Los Estados Unidos disputan el control del algodón en Sudán anglo-egipcio. En otras posesiones de Asia muestran también sus ambiciones.

En los Estados Unidos los trabajadores se ven sometidos a la condición de siervos en infinidad de trabajos y lugares. Los Rockefeller, los Harrimann, los Pierpont Morgan, los Marshall Field, los Frederic Weyerhaeuser y sus sucesores y aliados, un puñado de individuos, que son los amos de los Trusts y Cartels, disponen del Poder. No Gobiernan ni Roosevelt, ni Truman, como no gobernó Wilson, sino los monopolios, que son los que dirigen la política americana y la de cada país capitalista.

Byrnes ha sido sustituido por Marshall. Nadie se explica satisfactoriamente el cambio. Byrnes había defendido bien los intereses de los U. S. A. Quizás en el fondo el secreto de la sustitución de Byrnes está en que al mismo tiempo que Norteamérica prepara la batalla económica, prepara también la batalla guerrera. El prestigio de los militares se ha acrecentado a los ojos del capitalismo yanqui. La democracia Norteamericana será cada día menos democrática. Lo será tanto menos cuanto más Wall Street vea amenazados sus intereses.

PALESTINA

La tierra de Canaan, la tierra de promisión, la Tierra Santa, arde.

Los fanatismos religiosos y los encontrados intereses económicos, causan estragos en la humanidad. Los hombres, a pesar de los progresos de la civilización, siguen divididos en clases y en castas. No hay palmo de tierra donde no existan explotados y explotadores. Y de las rivalidades entre los propios explotadores, las víctimas son siempre los que trabajan.

El mundo musulmán y el mundo judío se agitan. Bajo la garra de Inglaterra, buena parte de ellos, cada uno quiere hacer sentir su potencia. Los musulmanes van adquiriendo conciencia de su poder. África, en el porvenir, desempeñará uno de los más importantes papeles en la conjugación de fuerzas del mundo y en el mantenimiento del equilibrio internacional.

infinidad de productos. Era esta comunión de ideas y de sentimientos lo que permitía a la C. N. T. llegar a un estado de superación social que envidiaría no importa que trabajador industrial o campesino de la U. R. S. S.

Volveremos a España con la cabeza erguida, sin miedo a las represalias públicas. Volveremos al combate social llamados por los que nunca han dejado de ser confederales, ni anarquistas, mientras dudamos puedan volver los que tanto predicaron la unidad, si no van protegidos por mercenarios y una fuerza pública que les ampare de las iras del pueblo.

Volveremos, porque en la actuación de la C. N. T. no ha habido más que honradez, un espíritu de sacrificio, una generosidad que no han mostrado jamás otras revoluciones.

Todo esto quedará reflejado en el acoplamiento de documentos que un día han de servir a los historiadores para maldecir de aquellos que hicieron verter tanta sangre a fin de mantener el principio de autoridad, la disciplina del Estado. Y no vacilamos en afirmar que el juicio del tiempo será severo y duro para los que, llamándose socialistas, comunistas o republicanos, se opusieron a las realizaciones de una Revolución que abría los cauces a una profunda transformación de la sociedad.

Tiempo vendrá en que se reconocerá que en el orden social y económico la Revolución española, impulsada por los anarquistas, hijos espirituales de los enciclopedistas que hicieron brotar el fermento revolucionario en Francia, es superior en importancia hasta política, y que ha sentado el principio de la teoría socialista aplicado a la economía colectiva, en contra de los propios socialistas de la escuela marxista.

P. Bernard.



APARECERA DENTRO DE BREVES DIAS :

"Deciamos ayer Verdades de todas horas"

por Germinal Egleas.

Buenicio Integro : Pro-España oprimida.

Pedidos : Administración de « Universo » y en todas las Administraciones de la Prensa libertaria.

merciantes, patronos industriales, funcionarios públicos y privados y que usaban a golpe de bombo y plátano el nombre de partidos y organizaciones obreras, cuando era sabido que nunca estos hombres habían pasado el dintel de una fábrica al toque de campana, si no era para controlar a los esclavos que explotaban o esperando al benévolos cliente para explotarle, en nombre de la ley, con mercancías más o menos adulteradas. Así vimos los campesinos rabassaires ser elementos revolucionarios, en partido, cuando siempre fueron reaccionarios y juguetes de todas las campañas políticas de derechas como de izquierdas. Comorera y Calvet saben el producto que rindieron como masa explotable, pero jamás dirán que se sirvieron de ellos para estrangular la revolución, con el avieso propósito de servir sus ambiciones políticas y rendir pleitesia a los intereses de la política extranjera.

Por la letra y el espíritu de ese Decreto que transcribimos, se desprende el principio federalista, de respeto humano y de autonomía que es norma consecuente en la C. N. T. Se acepta la ley orgánica, pero se la canaliza hacia nuevos cauces que determinan todos los ciudadanos, porque en la composición del Consejo municipal nadie queda excluido, por delegación del Consejero representante de las organizaciones reconocidas antifascistas y esto en la proporcionalidad de sus adherentes.

La C. N. T. imprimía un nuevo sello político y de actuación social en la gestión de los intereses municipales, dando facilidades a todos los sectores para que sus sugerencias, encaminadas al embellecimiento de la vida, pudieran concretizarse y desarrollarse con la armonía indispensable de los pueblos que aspiran a su libertad.

Desde la publicación de este Decreto, arreciaron las ocometidas de los nuevos ortodoxos de Moscú: aquel catalanismo de antaño se trocó con el leiv motiv de la ley staliniana, se adoraba más al Kremlin que a la autonomía de Cataluña. Se urdieron los más extravagantes complots políticos contra la gestión de la C. N. T. Así se cotizaba la masa de nuevos afiliados a la organización catalana P. S. U. C. y su apéndice la U. G. T. C. que de 35.000 declarados por los mismos dirigentes al principio de la guerra, decían que alcanzaban más de medio millón, y por ironia, para negar que fuesen burgueses y pequeños burgueses reclutados con promesas de salvar sus intereses de clase contra la socialización o colectivización, declaraban que estos afiliados provenían de la metalurgia y del textil. Podríamos citar textos, pero no los precisamos, porque saben los obreros y los que no lo son, pero que son honrados, que los obreros metalúrgicos y del textil desde tiempo más que remoto pertenecen a la Confederación Nacional del Trabajo. Todo el mundo sabe que la fuerza de la C. N. T., en su cuantía de afiliados, jamás ha sido la de los funcionarios, ni la de los campesinos, como pretenden los comunistas de recién acuñación, sino que ha nutrido sus filas con los elementos más conscientes y especialmente con los obreros industriales. Esta verdad es incontrovertible. Y los campesinos que venían a la C. N. T. eran obreros del campo y no, propietarios, pero campesinos conscientes que sabian tanto como el que más de sus compañeros de la industria, que el campo también tiene derecho a la industrialización como transformadores que son de

- El número de Consejeros será el siguiente :
- Poblaciones hasta cinco mil habitantes, 11 consejeros.
- Poblaciones de 5.000 a 20.000 habitantes, 22 consejeros.
- Poblaciones de más de 20.000 habitantes, 33 consejeros.
- Artículo 2º. — Los Consejeros municipales serán elegidos mediante reunión oficial de los representantes de los partidos políticos y sectores sindicales expresados en el artículo anterior. Los Consejeros electos serán convocados para constituir los nuevos ayuntamientos, por el juez municipal o el que ejerza sus funciones.
- Artículo 3º. — Los Municipios podrán designar un Comité permanente que asumirá las funciones que la ley municipal determine.
- Artículo 4º. — Los Ayuntamientos podrán adoptar una organización que se acomode a las características de cada municipio, y, si lo creen conveniente, podrán acogerse al régimen de Carta municipal.
- Una vez constituidos los Ayuntamientos, darán cuenta del régimen adoptado al Consejero de Seguridad Interior, a los efectos de su aprobación por el Consejo de la Generalidad.
- Todos los acuerdos se tomarán por el voto favorable de la mayoría de sus componentes.
- Artículo 5º. — Los Ayuntamientos atenderán, por medio de Comisiones que se crean y al frente de las cuales habrá consejeros, para atender todas las necesidades que siente un pueblo y que pueden ser satisfechas en el plano local : administración, cultura, obras públicas, defensa y otras.
- Las funciones mencionadas podrán ser desarrolladas con plena autonomía y de acuerdo con los organismos superiores, acoplándose a las características de cada municipio.
- Artículo 6º. — Para cambiar el nombre de una población, será necesario que lo actúe el ayuntamiento, sometiendo dicho acuerdo a la aprobación del Consejo de la Generalidad.
- Artículo 7º. — Todos los acuerdos que impliquen modificación en la composición de los Ayuntamientos habrán de ser comunicados al Consejero de Seguridad Interior.
- Artículo 8º. — El Consejero de Seguridad Interior queda autorizado para dictar las disposiciones complementarias al presente decreto.
- Barcelona, 9 de octubre de 1936. »

Este era el primer decreto de carácter gubernamental y administrativo de la vida ciudadana que lleva el aval de la organización confederal. Si decimos aval de la organización confederal, es porque nunca dejaron sus aliados de celebrar magnas asambleas, en las que miles de obreros emitían su juicio, su criterio, con amplia libertad se expresaban las minorías, si bien después de discutidos todos los problemas políticos, económicos y militares la autodisciplina se imponía, como un deber libremente consentido, a los minoritarios, cosa que ocurría frecuentemente, pero jamás fué motivo de disensiones que trascuieran más allá de los debates de las asambleas. Unos y otros actuaban con un sentido de responsabilidad ejemplar, que dejaba mucho que desechar en los partidos que se nutrieron de los tenderos, co-

Estas palabras, que son toda una confesión, no hay partido ni organización que por boga de sus representantes pueda pronunciarlas con la misma sinceridad. No las puede decir porque no perdían nada en sus posiciones : la única organización que hacia concesiones, que ponía su prestigio moral, su fuerza al servicio de la guerra antifascista, era la C. N. T. No digan, ni canten ahora las sirenas políticas que la C. N. T. durante la guerra no se responsabilizaba, que imponía su dictadura. Quién esto diga, miente a conciencia, como miente Jesus Hernandez en su libro « Negro y Rojo », lo mismo que hacia mentir las estadísticas del Ministerio de Instrucción Pública y Sanidad cuando fué Ministro de Negrín por el Partido Comunista, que él mismo considera casi inexistente porque no ha podido cultivar las masas agrícolas de España que siguen con su mentalidad pequeño-burguesa. Para escribir libros hay que ser sinceros, sobre todo cuando se trata de enjuiciar un pueblo en el proceso ascendente de su evolución. Todo lo contrario de lo que Jesus Hernandez hace en su libro « Negro y Rojo » editado en México en 1946.

Después de este inciso, volvemos a la primera disposición de tipo político que la C. N. T. refrendó desde el Consejo de la Generalidad de Cataluña :

« DECRETO. »

« Las circunstancias extraordinarias por que atraviesa el país, consecuencia de la commoción producida por la guerra contra el fascismo, aconseja amoldar la estructuración de la vida local, de manera que la conjunción de todos los partidos y colectividades que luchan en el frente y en la retaguardia, puedan aportar con su participación aquellas actividades que mejor sirvan para la consecución de los que son ideales del pueblo.

« La manera con que se desenvuelven los acontecimientos, la persistencia de la lucha que impone a los municipios también la necesidad de canalizar los impulsos del nuevo orden revolucionario, exigen la adopción de nuevas normas precisas que respondan sobre todo a que, reflejando la acción solidaria del frente y de la retaguardia, tengan representación en los Ayuntamientos los sectores que hasta ahora se han visto alejados de ellos.

« Es necesario, por tanto, poner la ley municipal catalana en consonancia con las exigencias excepcionales del momento y fijar las normas que en el actual periodo armonicen la vida municipal.

« Por tanto, a propuesta del Consejero de Seguridad interior y de acuerdo con el Consejo,

« DECRETO : »

« Artículo 1º. — Los Ayuntamientos acomodarán el número de sus componentes a las exigencias de la representación de los partidos políticos y organizaciones sindicales en la misma proporción que integren el Consejo de la Generalidad de Cataluña. Será incompatible, para ser Consejero municipal, el haber ejercido algún cargo de nombramiento gubernativo durante el periodo del directorio militar y haber desempeñado funciones del propio cargo, como gestores, en los Ayuntamientos del 7 de octubre de 1934 al 14 de febrero del año 1936.

al público, para alentar a los partidos cuyo ánimo republicano se caía en pedazos, la C. N. T., el Movimiento Libertario, se imponían los últimos sacrificios, yendo al poder para galvanizar con su presencia al frente de lucha antifascista. Los que fueron designados aceptaron incorporarse a costa de perder su crédito de militantes por el porvenir y la libertad del pueblo español. Así opinaban todos en aquellos aciagos días; después, al correr del tiempo, veremos como algunos de estos hombres que declararon estar dispuestos a sacrificarse, se han quedado prendados del poder y como mosquitos cogidos en tela de araña hoy defienden las excelencias revolucionarias del Estado, a condición que ellos sean los gobernantes, lo mismo que los Comunistas y los Socialistas, a pesar que sigan declarando que nada de comun tienen con ellos. Estos elementos no representan, no lo representarán jamás, el sentir de la masa confederal, ni siquiera el pensamiento de los sindicalistas españoles, exceptuando los que han reforzado el Sindicalismo Nacional de Falange. De estos hablaremos en su hora y lugar detenidamente, para situar el problema y la obra de la Revolución española en su justo medio, en su realidad y en su aspecto fecundo de enseñanzas.

Para mejor comprensión del estado de ánimo que dominaba en aquellos tiempos, cedemos la palabra al que fué Consejero de la Generalidad de Cataluña, Diego Abad de Santillán :

« Después de varios meses de luchas y de incidentes sin salida con el Gobierno Central, reflexionando sobre el pro y el contra de una independencia política de Cataluña, interesados más que nadie en el triunfo de la guerra que habíamos iniciado con tanto calor y tanta fe; al decirnos reiteradamente que no se nos ayudaría mientras fuese tan ostensible el poder del Comité de Milicias, órgano auténtico de la Revolución del pueblo, por grande que fuese nuestro afecto a esta institución creada para responder a las exigencias de una situación social y política nuevas, no teniendo otro dilema que ceder o empeorar las condiciones de la contienda, hubimos de optar nosotros que teníamos más razón, por ceder.

« Nos mostramos dispuestos a disolver el Comité de Milicias, es decir, a abandonar una posición revolucionaria que nunca había tenido el pueblo español hasta entonces. Todo por conseguir armamento y ayuda financiera para continuar con éxito nuestra guerra.

« Sabíamos que no era posible triunfar en la revolución si no se triunfaba antes en la guerra y por la guerra lo sacrificábamos todo, comenzando por la vida.

« El Comité de Milicias garantizaba la supremacía del pueblo en armas, garantizaba la pureza y la legitimidad de la guerra, garantizaba la autonomía de Cataluña; pero se nos decía y se nos repetía que mientras lo mantuviésemos, no llegarían armas a Cataluña ni se nos facilitarían divisas para adquirirlas en el extranjero, ni se nos darian materias primas para la industria. Y como perder la guerra equivalía a perderlo todo, en la convicción de que el impulso dado por nosotros no podría desaparecer de inmediato de los cuerpos armados militarizados que proyectaba el Gobierno Central, dejamos el Comité de Milicias para incorporarnos al Gobierno de la Generalidad en la Consejería de Defensa. » (La Revolución y la Guerra, página 92.)

tion et la circulation des produits de toute nature avec les besoins des populations qu'ils prétendent administrer. Ils ne parviennent pas à réaliser cet équilibre entre l'effort et la satisfaction du besoin, qui signifierait que la question sociale est résolue par la liberté économique de tous.

Après une guerre qui avait balayé tant de gouvernements, affaibli tant d'états et grandement discrédité la fiction politique, était-on en droit de penser qu'une ère de compréhension allait s'ouvrir et la foi dans les vertus gouvernementales décliner rapidement ? Louragan qui balayerait le gouvernement en même temps que la fonction patronale était-il donc si près de nous ?

Les événements qui suivirent la chute de l'hittérisme se chargèrent de démontrer qu'un tel optimisme eut été déplacé. Les armées allemandes, après leur capitulation, étaient à peine hors de cause qu'il ne fut plus question, dans chaque pays ayant subi l'invasion, que de trouver quelle serait la meilleure forme de gouvernement ! Chaque peuple « libéré » se lança à la recherche d'une *constitution politique* devant contenir les grandes lignes de la structure d'un état « renoué ». La constitution étant la réglementation de l'exercice du pouvoir, il en fallait bien une qui permit de bien gouverner !

Depuis l'Italie jusqu'à la France, en passant par les Balkans et la Pologne, on ne parla plus, durant plus d'un an, que de référendums et de constitutions. Les peuples manquaient de gouvernements légitimes; il fallait bien qu'ils s'en donnassent ! Du moins est-ce là ce que s'empressent de leur enseigner tous les faiseurs de système...

Néanmoins, à la faveur de la guerre et malgré les artifices employés pour cacher la décomposition d'institutions périmées, les peuples ont généralement compris que le capitalisme ne pouvait assurer la paix, pas même la « paix sociale ». Une autre chose fut sentie, mais non analysée : que les gouvernements, avec leurs contradictions et de par leur nature, n'étaient pas en mesure de résoudre les grands problèmes se posant à eux. La valeur du principe gouvernemental devenait douteux. C'est alors que les hommes politiques — ceux de gauche surtout — mirent tout en œuvre pour les revitaliser. Toute leur propagande fit ressortir la responsabilité du capitalisme dans le désordre économique mondial et le conflit armé qui en résulta.

Ces nouveaux messies entreprirent une croisade « anticapitaliste », affirmant que les gouvernements qui s'étaient faits les serviteurs du capitalisme devaient disparaître et être remplacés par d'autres, lesquels travailleraient à sa disparition progressive. Ainsi la cause populaire serait servie et le capitalisme menacé dans son existence même. Il ne restait plus qu'à faire de bonnes constitutions, à bien voter, pour avoir de bons gouvernements; et le régime du profit serait ballu en brèche... (Comme s'il était possible de dissocier les intérêts du gouvernement de ceux du privilège économique !). C'est de main de maître que tous les chrétiens de tribune, se livrant à leur pédagogie familière, s'efforcèrent de faire admettre tant bien que mal cette contre-vérité.

Quoi qu'il en soit, le doute plane désormais sur la toute-puissance de l'elixir gouvernemental; et quand bien même les campagnes électorales feraient se déplacer de grandes masses d'électeurs, il n'en demeure pas moins que le jour où jaillira l'étincelle révolutionnaire, l'énergie populaire sera d'autant plus grande que ce doute se sera développé. Dès à présent, du seul fait que ce doute existe, l'évolution des sociétés entre dans une nouvelle phase, et la Révolution voit augmenter ses chances.

non-gouvernement, il n'est plus permis — il n'est plus excusable — d'accorder un crédit, aussi petit soit-il, aux expédients gouvernementaux, même en période exceptionnelle.

...Et s'il se trouvait des raisonneurs pour nous expliquer — par le jeu d'une dialectique que nous leur laissons — que dans l'intérêt de l'anarchisme il est des secteurs politiques avec lesquels des compromis de caractère prétendument révolutionnaire sont souhaitables, qu'ils sachent, ces élèves indignes, qu'ils prennent position aux côtés des ennemis de la révolution.

Le capitalisme se perd dans ses contradictions. Les gouvernements, qui ne donnent rien et demandent beaucoup, s'effondrent sous le poids de leur inutilité et de leur incomptence. Ils en sont à leur crépuscule. Un crépuscule qui doit préluder à la Révolution de laquelle surgira la libre Fédération.

Au delà de cette perspective, aucune solution ne s'offre plus à l'humanité. Place, maintenant, au non-gouvernement : à l'*Anarchie* !

Henry Bouyé.



Donde hay Autoridad no puede haber Libertad. Se excluyen mutuamente. No pueden formar síntesis solidaria. Presentan carácter irreductible de oposición. Hay un antagonismo de contenido esencial, fundamental y práctico. La Autoridad creará siempre Autoridad, se exprese con más o con menos fuerza. La Libertad creará siempre Libertad, se manifieste con más o menos energía.

ESGLEAS.

Le gouvernement doit disparaître.

Issu des parlements ou des corps d'état, le gouvernement puise ses éléments en dehors de la vie de la communauté, dont il ne peut être, par conséquent, un moyen d'expression. Pas plus qu'un agent d'exécution. Appelé à s'immiscer dans des activités économiques et sociales avec lesquelles il n'a aucun lien naturel et desquelles il ignore tout, il ne peut que compliquer tous les problèmes en alourdissant l'appareil administratif. Cette vérité est tellement évidente qu'il manifeste le désir d'en atténuer les effets en prenant de plus en plus en considération, aujourd'hui, les avis des organisations syndicales et des diverses associations — expression directe de la volonté populaire.

Mais les avis ainsi recueillis, dans cette piètre contrefaçon du *fédéralisme économique*, après avoir été passés au crible des diverses administrations étatisées sont dépouillés de leur contenu et perdent, au moment utile, toute leur signification première.

Cette tentative de mélange d'étatisme et de fédéralisme est vaine et ne sauvera pas le gouvernement. Il n'y a pas de demi-mesures. Ou l'Etat prolongera ses jours *sous le fédéralisme*, ou le fédéralisme *s'instaurera sous l'Etat*.

C'est à cela que pensait le théoricien anarchiste lorsqu'il assurait, bien avant nous, que *l'atelier remplacerait le gouvernement*. Cette formule, lourde de sens dans sa simplicité, revenait à dire que l'autorité de l'état, du gouvernement, de la contrainte et de l'incompétence s'effacerait fatallement où serait balayé par le dynamisme résultant de la *libre association* et la reconnaissance de la *compétence*. La constitution de l'une et la reconnaissance de l'autre étant choses naturelles, l'autorité de la contrainte n'aurait plus à intervenir et la liberté individuelle serait une réalité.

L'impossibilité actuelle de gouverner qui se constate pour tous les gouvernements et sous tous les climats confirme le bien-fondé d'une telle prédiction.

Du gouvernement à l'Anarchie.

Les morceaux des états démantelés par la guerre et la décomposition de l'économie ont été rassemblés dans le but de les faire revivre comme autrefois; ils ne font que vibrer. Des constitutions politiques nouvelles voient le jour, qui tendent à permettre de gouverner. Mais celles-ci aussitôt ratifiées, laissent paraître dans l'application les contradictions dont elles fourmillent. Au moment de les appliquer le législateur ne peut cacher qu'elles portent en elles les germes de leur propre destruction, et les gouvernements sont des objets de plus en plus fragiles.

Le capitalisme étant complètement discrédité auprès des masses, il ne reste plus, pour que s'effondrent du même coup toutes les institutions oppressives, qu'à détruire complètement l'illusion parlementaire et gouvernementale, soigneusement entretenue par les marxistes ou apparentés. C'est à ce prix que la révolution est possible.

Après l'expérience de 1936 en Espagne (participation de militants sincères à des combinaisons politiques dans le but de servir la révolution), expérience qui devait être faite pour que soit irréfutable la thèse anarchiste du

LA OBRA DE LA REVOLUCION ESPANOLA

ETAPA POLITICA DE LA C. N. T.

IV

Se encadenan los hechos, las causas y las concausas derivadas de la situación política, se suman los acontecimientos y la guerra sigue su evolución increscendo ante una pasividad desconcertante en el Mundo. El problema es de vida o muerte para los españoles abandonados a su suerte. Las intrigas tienen campo abonado, mayormente las que siguen directrices del exterior, estas mediante una propaganda deslumbrante aprovechan la oportunidad para empezar su obra nefasta para el pueblo español. Se pone de relieve la ayuda que está dispuesta a prestar Rusia a España, si los Comunistas están representados en el Gobierno. El momento psicológico no puede ser más propicio para desviar la opinión hacia Moscú. Ir contra esta corriente cuando las demás organizaciones de España y del Universo la aceptan como una solución salvadora, como una áncora echada a unos naufragos, sería suicida por parte de los elementos directivos de la C. N. T. Si las organizaciones proletarias, socialistas y sindicalistas, hubiesen respondido a los insistentes llamamientos de la C. N. T. en todos los países, sin duda la organización confederal hubiera tomado otras medidas que la de aceptar la responsabilidad de colaborar en el Gobierno o Consejo de la Generalidad, que sabían sus militantes era un comienzo de des prestigio para la propia C. N. T. y una torcida a sus principios. No obstante se inclinaba la masa confederal a ese sacrificio, dando por descontado el resultado revolucionario que el acto podía tener, puesto que nadie confiaba en que desde el poder gubernamental se pudiera canalizar la Revolución; se pensaba, eso sí, lograr las armas indispensables para asestar el último golpe al fascismo.

Todas las reservas que se hicieron en los Plenos y asambleas preliminares a esta decisión, son la garantía moral de que la C. N. T. no iba al Gobierno, para solo gobernar; iba para hacer la guerra y ganarla, consolidando las posiciones revolucionarias. Los decretos promulgados desde el Consejo de la Generalidad lo testimonian claramente y sin expansiones literarias.

El 28 de septiembre de 1936 la C. N. T., oficialmente, se incorpora al Consejo de la Generalidad de Cataluña; por primera vez en España, el movimiento revolucionario por esencia y conciencia se dispone a ejercer la responsabilidad gubernamental, empujado a ello por la presión exterior y la propia opinión pública que pedía para la Organización Confederal una mayor intervención en la dirección política y en el cauce de la guerra.

Cuando la C. N. T. decidió dar ese paso, la situación en el frente de Madrid era grave, y empeoraba por momentos, pues diariamente se desmoronaban las avanzadas de los antifascistas ante el fuego del material moderno que usaban los sublevados y extranjeros llevados a España para secundar la contrarrevolución fascista. Para reanimar

ou tout à fait respectables, même vaguement utiles à l'achèvement du grand œuvre, sont ceux qui, en effet, n'ont, par étroitesse d'esprit, qu'un seul progrès en vue. La sincérité de leur pensée et de leur conduite les place au-dessus de la critique; nous les disons nos frères, tout en reconnaissant avec chagrin combien est étroit le champ de lutte dans lequel ils sont cantonnés et comment, par leur unique et spéciale colère contre un seul abus, ils semblent tenir pour justes toutes les autres iniquités.

7.

En effet, l'évolution embrasse l'ensemble des choses humaines et la révolution doit embrasser aussi, bien qu'il n'y ait pas toujours un parallélisme évident dans les événements partiels dont se compose l'ensemble de la vie des sociétés. Tous les progrès sont solidaires, et nous les désirons tous dans la mesure de nos connaissances et de notre force : progrès sociaux et politiques, moraux et matériels, de science, d'art ou d'industrie. Evolutionnistes en toute chose, nous sommes également révolutionnaires en tout, sachant que l'histoire même n'est que la série des accomplissements succédant à celle des préparations. La grande évolution intellectuelle, qui émancipe les esprits, a pour conséquence logique l'émancipation, en fait, des individus dans tous leurs rapports avec les autres individus.

On peut dire ainsi que la révolution et l'évolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant à la révolution, et celle-ci précédant à une évolution nouvelle, mère de révolutions futures. Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie ? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution de même que l'acte succède à la volonté d'agir ? L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition. Qu'un éboulis barre une rivière, les eaux s'amassent peu à peu au-dessus de l'obstacle, et un lac se forme par une lente évolution; puis tout à coup une infiltration se produira dans la digue d'aval, et la chute d'un caillou décidera du cataclysme; le barrage sera violemment emporté et le lac deviendra rivière. Ainsi aura lieu une petite révolution terrestre.

Si la révolution est toujours en retard sur l'évolution, la cause en est à la résistance des milieux : l'eau d'un courant bruit entre ses rivages parce que ceux-ci la retardent dans sa marche; la foudre roule dans le ciel parce que l'atmosphère s'est opposée à l'étincelle sortie du nuage. Chaque transformation de la matière, chaque réalisation d'idée est, dans la période même du changement, contrariée par l'inertie du milieu, et le phénomène nouveau ne peut s'accomplir que par un effort d'autant plus violent ou par une force d'autant plus puissante, que la résistance est plus grande. Herder parlant de la révolution française, l'a déjà dit, « La semence tombe dans la terre, longtemps, elle paraît morte, puis tout à coup elle pousse son aigrette, déplace la terre dure qui la recouvrira, fait violence à l'argile ennemie, et la voilà qui devient plante, qui fleurit et mûrit son fruit ». Et l'enfant, comment naît-il ? Après avoir séjourné neuf mois dans les ténèbres du ventre maternel, c'est aussi avec violence qu'il s'échappe, en déchirant son enveloppe, et parfois même en tuant sa mère. Telles sont les révolutions, conséquences nécessaires des évolutions qui les ont précédées.

Les formules proverbiales sont fort dangereuses, car on prend volontiers l'habitude de les répéter machinalement, comme pour se dispenser de réfléchir. C'est ainsi qu'on rabâche partout le mot de Linne, *Non facit saltus natura*. « La nature ne fait pas de sauts », mais chacune de

tionnaires avec horreur, c'est qu'ils ne se rendent point compte de sa valeur, car de la chose elle-même, ils ne veulent à aucun prix.

Ils parlent bien du progrès en termes généraux, mais ils repoussent le progrès en particulier. Ils trouvent que la société actuelle toute mauvaise qu'elle est, et qu'ils la voient eux-mêmes, est bonne à conserver; il leur suffit qu'elle réalise leur idéal, richesse, pouvoir, considération, bien-être. Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des César qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches, des maîtres, à se faire les courtisans des César. Cette société donne du pain, de l'argent, des places, des honneurs, eh bien, que les hommes d'esprit s'arrangent de manière à prendre leur part, et la plus large possible, de tous les présents du destin. Si quelque bonne étoile, présidant à leur naissance, les a dispensés de toute lutte en leur donnant par héritage le nécessaire et le superflu, de quoi se plaindraient-ils? Ils cherchent à se persuader que tout le monde est aussi satisfait qu'ils le sont eux-mêmes; pour l'homme repu, tout le monde a bien diné. Quant à l'égoïste que la société n'a pas richement doté de son berceau et qui pour lui-même, est mécontent de l'état des choses, du moins peut-il espérer de conquérir sa place par l'intrigue ou par la flatterie, par un heureux coup du sort ou même par un travail acharné mis au service des puissants. Comment s'agirait-il pour lui d'évolution sociale? Evoluer vers la fortune est sa seule ambition. Loin de chercher la justice pour tous, il lui suffit de viser au privilège pour sa propre personne.

Il est cependant des esprits timorés qui croient honnêtement à l'évolution des idées, qui espèrent vaguement dans une transformation correspondante des choses, et qui néanmoins, par un sentiment de peur instinctive, presque physique, veulent, au moins, de leur vivant, éviter toute révolution. Ils l'évoquent et la conjurent en même temps; ils critiquent la société présente et rêvent de la société future comme si elle devait apparaître soudain par une sorte de miracle, sans que le moindre craquement de rupture se produise entre le monde passé et le monde futur. Êtres incomplets, ils n'ont que le désir sans avoir la pensée; ils imaginent, mais ils ne savent point vouloir. Appartenant aux deux mondes à la fois, ils sont fatallement condamnés à les trahir l'un et l'autre; dans les sociétés de conservateurs, ils sont un élément de dissolution par leurs idées et leur langage; dans celle des révolutionnaires, ils deviennent réacteurs à outrance, adjurant leurs instincts de jeunesse et, comme le chien dont parle l'Évangile « retournant à ce qu'ils avaient voici ». C'est ainsi que pendant la révolution, les défenseurs les plus ardents de l'ancien régime furent ceux qui jadis l'avaient poursuivi de leur risée; de persécuteurs ils devinrent renégats. Ils s'apercevaient trop tard, comme les inhabiles magiciens de la légende, qu'ils avaient déchainé une forme trop redoutable pour leur faible volonté, pour leurs timides mains.

Une autre classe d'évolutionnistes est celle des gens qui dans l'ensemble des changements à accomplir n'en voient qu'un seul et se vouent strictement, méthodiquement à sa réalisation sans se préoccuper des autres transformations sociales. Ils ont limité, borné d'avance leur champ de travail. Quelques-uns, gens habiles, ont voulu de cette manière se mettre en paix avec leur conscience et travailler pour la révolution future sans danger pour eux-mêmes. Sous prétexte de consacrer leurs efforts à une réforme de réalisation prochaine, ils perdent complètement de vue tout idéal supérieur et l'écartent même avec colère afin qu'on ne les soupçonne pas de le partager. D'autres, plus honnêtes

Sciencia

EVOLUTION ET REVOLUTION

L'évolution est le mouvement infini de tout ce qui existe, la transformation incessante de l'univers et de toutes ses parties depuis les origines éternelles et pendant l'infinité des âges. Les voies lactées qui font leur apparition dans les espaces sans bornes, qui se condensent et se dissolvent pendant les millions et les milliards des siècles, les étoiles, les astres qui naissent, qui s'agrègent et qui meurent, notre tourbillon solaire avec son astre central, ses planètes et ses lunes et, dans les limites étroites de notre petit globe terrestre, les montagnes qui surgissent et qui s'effacent de nouveau, les océans qui se forment pour tarir ensuite, les fleuves qu'on voit parler dans les vallées, puis se dessécher comme la rosée du matin, les générations des plantes, des animaux et des hommes qui se succèdent, et nos millions de vies imperceptibles, de l'homme au moucheron, tout cela n'est que phénomène de la grande évolution, entraînant toute chose dans son tourbillon sans fin.

En comparaison de ce fait primordial et de l'évolution de la vie universelle, que sont tous ces petits événements appelés révolutions, astronomiques, géologiques ou politiques ? Des vibrations presque insensibles, des apparences pourrait-on dire. C'est par myriades et par myriades que les révolutions se succèdent dans l'évolution universelle, mais si minimes qu'elles soient, elles font partie de ce mouvement infini.

Ainsi la science ne voit aucune opposition entre ces deux mots : évolution et révolution, qui se ressemblent fort, mais qui, dans le langage commun, sont employés dans un sens complètement distinct de leur signification première. Loin d'y voir des faits du même ordre ne différant que par l'ampleur du mouvement, les hommes timorés que tout changement emplit d'effroi affectent de donner aux deux termes un sens absolument opposé. L'évolution, synonyme de développement gradué, continu, dans les idées et dans les mœurs, est présentée comme si elle était le contraire de cette chose effrayante, la Révolution, qui implique des changements plus ou moins brusques dans les faits. C'est avec un enthousiasme apparent, ou même sincère, qu'ils discourent de l'évolution, des progrès lents qui s'accomplissent dans les cellules cérébrales, dans le secret des intelligences et des coeurs; mais qu'on ne leur parle pas de l'abominable révolution, qui s'échappe soudain des esprits pour éclater dans les rues, accompagnée parfois des hurlements de la foule et du fracas des armes.

Constatons tout d'abord que l'on fait preuve d'ignorance en imaginant entre l'évolution et la révolution un contraste de paix et de guerre, de douceur et de violence. Des révolutions peuvent s'accomplir pacifiquement, par suite d'un changement soudain du milieu, entraînant une volte-face dans les intérêts; de même des évolutions peuvent être fort laborieuses, entremêlées de guerres et de persécutions. Si le mot d'évolution est accepté volontiers par ceux-là même qui voient les révolu-

LA MINA

Un pintor joven, inquieto, torturado por el anhelo de crear, por la voluntad de superarse : Zárate. Y una vida dura, áspera, conquistando, en el fondo de la mina, el derecho al arte, a las horas entregadas al estudio y a la creación artística.

Este esbozo tiene el contorno de aguafuerte, la dureza y la violencia de un dibujo de Steinlen. Y tiene el valor immense de ser trazo de la realidad : escena cotidiana, en la que el artista actúa, a la vez que percibe, siente el mismo dolor de los mineros, sufre su misma miseria.

En estas horas de convulsión, de creación cruenta, de esfuerzo individual y colectivo, el arte tiene que ser social, tiene que interpretar la vida, que contribuir a la lucha por la libertad, que exaltar los valores eternos del espíritu humano, que glosar y exaltar la grandeza, el heroísmo y la dignidad del Trabajo.

Zárate, artista surgido de sí mismo, hijo de la voluntad de ser, que forma los hombres para el gran combate de la vida, ha plasmado en estos rasgos el poema mudo de la mina, la larga, gloriosa y cruenta epopeya de los mineros, en lucha con la tierra, en pugna con los elementos, reduciéndolos, venciéndolos, arrancándoles los tesoros que guardan celosamente. Pero no para ser objeto de transacción, de comercio, motivo de litigio enoarnizado, generador de guerras, sino para ser puestos al servicio de la comunidad humana.

; La Mina ! Motivo grandioso y obsesiónante, que ha tentado a todos los artistas. Zárate, pintor y minero, le aporta su percepción sensible y su angustia creadora, su orgullo de productor y su protesta de rebeldía.



"LA MINA" por Zárate.

DE LA LUCHA CLANDESTINA A LA ACTUAL

La lucha clandestina, en el sentido que de una manera general se le da ahora en Italia, tiene una fecha precisa: 8 de Septiembre de 1943. Porque es desde aquel momento que, declarada la guerra a la Alemania, huido el gobierno de Savoia y de Badoglio, los alemanes sintiéndose entre un pueblo declaradamente enemigo, de una manera mas precisa que no lo habían primeramente sentido, empezaron aquellos actos de destrucción y de represión sistemática que durante dos años, casi, destrozó al pueblo italiano.

La nueva situación creada iba a golpear, de una manera particular, a los mas notables antifascistas y estos, aisladamente o en grupos, se arrojaron a su vez, con mas intensidad que antes, en la lucha, sobre todo para defenderse, resistir y escapar a la represión. Y desde el 8 de Septiembre de 1943 que se desbandó el ejercito italiano, a centenares y a millares fueron los soldados italianos que, con la intención, pude única de ir al encuentro de sus casas y sus familiares y más aun para huir de los alemanes que los hacían prisioneros y los enviaban en los campos de concentración sino se enrolaban en las filas del ejercito fascista a medida que los descubrían, se dirigieron en gran numero a la montaña.

Fue desde aquél momento que empieza verdaderamente la lucha clandestina por parte de todo el pueblo italiano por la conquista de su propia libertad, lucha que asumiendo siempre un carácter mas general y extensivo llego hasta a la expulsión de los alemanes y de los fascistas del suelo italiano, donde por largos años habían maltratado el pueblo.

Pero si hablamos de nuestra lucha clandestina, la de militante anarquico, de combatiente de la libertad, entonces ella se remonta a mas de 20 años, cuando rota toda posibilidad de reunión y de propaganda no había, inclusive, ni posibilidad de perdurar. Fué desde entonces que nuestros lugares de reunión, nuestras salas de congreso — porque en estos 20 años tuvimos hasta congresos — fueron las galerías de algunas carcel y sobre todo aquellas de nuestros dormitorios en las islas de deportación de Lipari, o aquellas de las horas mas duras aun, de Ponza y de Ventotene.

Ha sido esta una dura y descajante lucha a la cual muchos no resistieron. De Ponza, de Ventotene, de Ustica, etc..., con la llegada y la partida continua de los compañeros se había logrado establecer contactos con toda las partes de Italia y del extranjero y a mantener viva la llama de nuestras ideas y a rendir siempre secunda la actividad, bien que limitada y circunscrita, de nuestros compañeros.

Oh ! Eramos poquísimo en toda Italia, pero representábamos un

tivo de adquirir una base electoral que les permitiera escalar el gobierno, no llevando, como consecuencia la lucha con la profundidad necesaria sino tan solo en extensión y los cuales aceptaron con presteza la colaboración que nos desemboco a la famosa « tregua institucional », tregua que solo sirvio a la monarquia y a las fuerzas reaccionarias que, como siempre, se coaligaron encontrando en aquella y en el clero el mejor sustento del propio privilegio.

La finalidad que pretendian los anarquistas era de largo alcance, frente al de los otros que era « inmediato y circunscrito, si no completamente, a alianzas restringidos ».

Entonces pero, tanto la ruta como la finalidad aparecian claras y como consecuencia mas comprensibles a aquellos inclusive que en un principio no conseguian ver claro en la situación.

Porque nuestra lucha es de conjunto y no de detalle, ella era y es por el todo sin negar, bien entendido, la parte que integra este todo.

Rapidamente, despues de los primeros meses de actividad, cuando d-bido a la gran afluencia de nuevos elementos era necesario esclarecer, no solo el contenido ideal de nuestro movimiento, sino que era indispensable trazar la ruta a seguir y los metodos a emplear, se lleva a cabo un primer congreso, el de las Federaciones de toda la alta Italia, de la Toscana al extremo norte hasta Trieste y el primer problema fué ademas el esencial: se trataba de un resurgimiento de todo el movimiento o sea la cuestión organizadora.

Se habia visto y se tenía la experiencia de como en Lombardia, en Toscana, en Liguria, etc..., representando una fuerza real organizada, nuestros militantes no fueron absorbidos por los otros partidos u otros movimiento más y mejor organizados. Así pues, la cuestión del potencial de las fuerzas revolucionarias necesarias para el derrocamiento del fascismo había provocado el planteamiento por parte de todos los compañeros del problema de unidad de las fuerzas revolucionarias.

La fiere nazifascista estaba desenfrenada e hidrofóbica en el norte de Italia, a decenas y a decenas se contaban los caídos, a centenares y a millares los deportados y los detenidos. La lucha urgía y era necesaria llevarla hasta las consecuencias finales y todos de acuerdo, los compañeros de la Lombardia y particularmente aquellos de la Liguria intentaron de dar vida a un movimiento revolucionario que, respetando las características de todo movimiento que lo integrara así como de todo partido, encontrara y pusiera la lucha contra el enemigo comun. Si nada se llevó a cabo sobre estas bases, los días insurreccionales encontraron, pero, a nuestras formaciones al lado de aquellas de los otros, en la Liguria, el Piemonte, y en la Lombardia que tuvieron lugar, los primeros en los días 24 o 25 de Abril del 1945.

En Milano donde mejor organizado estaba el movimiento, podemos encontrar las trazas visibles y claras de nuestra intervención y los resultados obtenidos mas consustanciales que en otra parte.

He aquí un resumen de los hechos :

El 25 de Abril, una columna alemana era desarmada por los hombres que integraban la brigada Malatesta y Bruzzi en Affori, acción importantísima porque acarreo que toda la zona cayera en nuestras

deseo de « moverse » promovio inclusive en los viejos partidos tradicionales el mas grande desorden creando las mas gravísimas dificultades.

Se comprende que, tanto jóvenes como viejos, tenian ideas demasiado confusas, imprecisas sus aspiraciones así como los métodos y los actos a realizar. Los jóvenes sobre todo, por un cuarto de siglo no habían podido seguir el desenvolvimiento de las ideas y del movimiento social en el mundo, y entonces se encontraban perplejos y titubantes ante el gran despertar de las ideas y del numero de los partidos en presencia, ellos que estaban acostumbrados a uno solo.

Su primer impulso los llevó hacia aquellos partidos que, tanto por su constitución fuertemente centrista y autoritaria, tanto por las ideas que no admitían discusión alguna, mejor respondian a sus costumbres y a su educación. Pero la libre discusión y la libre competición tenía muy pronto, que hacerles sentir cuan estrecho y sofocante era aquel ambiente, y rápidamente se pusieron a la búsqueda de los partidos y de las posiciones nuevas y diversas y que mejor garantía dieran a aquella necesidad de búsqueda de libertad y de justicia que está en el fondo de todo hombre que piensa y que lucha para un mañana mejor.

Muchos partidos que en la clandestinidad, en la lucha contra el fascismo, se habían encontrado en la primera fila, al precisarse la lucha los objetivos de la misma, pasaron del campo político al social sin una profunda tradición como eran, sin un programa claro para el futuro, y se fueron desmenuzando. Fué el fin del « Partido de Acción » del « Laburista » y de muchos otros partidos surgidos en el periodo eufórico de la insurrección y en los primeros fulgores de libertad, mas pronto hechos para satisfacer alguna personalidad, sus miras, que para responder a una verdadera necesidad o a un sentimiento sentido en las masas.

El Movimiento Anarquista que, como siempre escaso en medios financieros, quizá porque en esta particular situación fué el único que no recibió ninguna ayuda monetaria « aliada » ni inclusive en los primeros momentos de la liberación fondos de algún tiburón que tenía que salvar la piel viendones a arrojarnos algunas migajas de sus haberes, tuvo que sostener la lucha impar para defenderse de los numerosos enemigos y adversarios. En estas condiciones de inferioridad no podía sostener la competición propagandística verdaderamente colossal sostenida por los otros partidos de izquierda todos ellos bien abastecidos.

Nuestros periódicos clandestinos no podían tener aquel florecimiento que tenían los otros, y también nuestro resurgimiento fué mas lento, digamoslo, así como mas duro, porque de una parte debiamos debatirnos entre la incomprendición y de la otra el deseo de poder crecer rápidamente en movimiento de masa.

La labor de esclarecimiento dio lugar, aquí y acullá a algunas escisiones, inevitables en el pasaje de la clandestinidad al trabajo libre, del puro trabajo político al social, y en nuestras filas algunos nos han dejado, pero en cambio, muchos otros han venido a nosotros.

Con este labor, las diferencias resultaban cada día mas claras, el contraste entre nosotros y los otros partidos que perseguían el obje-

Tambien nosotros publicamos diversos periodicos. En Roma y Florencia se publico *Umanita Nova*. En Genova, numerosos manifiesatos y folletos. En Milan, con la ayuda de los compañeros de otras ciudades, ayuda financiera sobre todo, se publicaron diversos periodicos no todos de igual importancia y difusión pero siempre constituyendo una contribucion activa como *L'Idea Proletaria*, *L'Adunata del Libertari*, *L'Azione Libertaria*, *Il Comunista Libertario*, y entre el primero y los otros numeros de estas publicaciones, dos numeros de otro periodico : *Rivoluzione*.

Estallada la insurrección se continuó con la publicación del periodico *Il Comunista Libertario*, transformandose seis o siete meses mas tarde en el *Libertario*. Pero el trabajo de relación, de remprendimiento de contacto que los diferentes grupitos clandestinos deian desenvolver para llegar a coaligarse con los unos y con los otros y el conjunto con la masa, con los jóvenes sobre todo que eran siempre los mas pre-dispuestos, los mas capaces y tambien los mas prestos a descender en palestra, era enorme. El primer objetivo de los que volvían a la vida activa fué el de coligarse con los compañeros simpatizantes, con todos aquellos elementos que demostraban estar dispuestos a luchar, a mantener y a defender las relaciones con los otros partidos que en la clandestinidad trabajaban con identica finalidad : Abatir el fascismo y aplastar la opresión.

En aquel entonces no se ponía tanto la cuestión de partido ni de tendencia.

Único grande era el objetivo a realizar y todas las cuestiones de partido o de tendencia no habrían hecho otra cosa mas que dividir, y la división en tal caso habría favorecido al enemigo comun que, por el contrario, apremiaba a todos derrocar. Los jóvenes, que numerosos acudían a la lucha y que participaban en las agrupaciones de acción (se llamaban en argot militar : brigadas) no habían escogido, con la agrupación militar la política, de la cual tenían todos una idea confusa, sino que participaban en esta o en aquella brigada fuera del Partido Comunista, del Partido Socialista, Anarquista o liberal e inclusive Demócrata Cristiana porque mas en esta que en aquella se encontraban sus amigos o simplemente conocidos, y no porque se adaptaran a la idea y a los principios o a las teorías particulares de este o aquel partido. En realidad todos decían y querían la misma cosa y todos los esfuerzos tendían al mismo fin : aplastar el nazi-fascismo.

Esta situación confusa, si bien pudo favorecer el primer desenvolvimiento de la lucha, indudablemente empezaba a fallar cuando, madurando las condiciones y la situación, o sea, cuando el nazi-fascismo derrocado, se empezó en aquella labor de precisar, no tan solo las ideas sino los métodos particulares en la acción y en la lucha clandestina de todo partido, se constató instantáneamente cuan grande y profunda era la confusión.

Se encontraban elementos que, sea por educación, costumbre o mentalidad, habían tomado posiciones que no se adaptaban y no respondían ni a sus ideas ni a sus intereses provocando así profundas crisis en el seno de los diferentes partidos que buscaban a toda costa precisar la propia posición y la ruta a seguir.

La afluencia y el apartamiento continuo de los adherentes que no tenían ideas y no sabían que objetivo abrazar, movidos por el solo

ligro serio y constante para el fascismo, razón por la cual no dejaba pasar ocasión alguna para hacernos sentir el peso de su violencia. Pero ha sido de estos pocos, de su firmeza y de su rectitud; de donde ha pedido nacer y formarse toda esta serie de condiciones, de espíritu y de ambiente que permitieron la posibilidad de aquella lucha clandestina iniciada más tarde.

La vida de estos militantes no ha sido ni alegre ni simple y el resistir por más de 20 años ha sido algo que muy a menudo ha representado heroicidad, tanto por la constancia, la firmeza, como por el espíritu de abnegación. Y se pudo desenvolver todo un trabajo preliminar lento y a veces poco perceptible, de discusión, de esclarecimiento y de organización en la resistencia que debía, pero, servir más tarde. Aquella obra ha sido una obra colosal que no se puede medir con el metro acostumbrado. Es de este núcleo que surgieron los hombres que supieron dar el mayor impulso y el más potente a la lucha que, estallada en 1943, se presentó rápidamente dura.

Separados a veces de las líneas de los ejércitos combatientes, siempre con el peligro de la muerte sobre sus espaldas, han sabido desenvolver, gracias a la inteligencia precedentemente establecida, una lucha casi igual y simultánea y como consecuencia más provechosa.

Pero dadas las condiciones especiales que han traído la liberación de Italia gradualmente y en tres grandes etapas: la lucha entablada alrededor de Nápoles, la estabilización en el río Sangro y por último la de la Línea Gotica, última fase antes de la liberación definitiva, la lucha clandestina e insurreccional desenvuelta en el sur, no es igual, por intensidad, gravedad y extensión a la misma potencia de aquella desarrollada en el norte, liberado un año y medio más tarde.

Fue con el retorno de los presidios y de las islas de deportación de los numerosos detenidos y deportados que tuvo inicio, precisándose e intensificándose la lucha clandestina. Eran los mejores hombres de los diferentes partidos, aquellos que no se habían doblegado, sino que se habían ido preparando en la nueva lucha. De la clandestinidad ellos conocían todo el peligro así como las astucias, ellos eran los verdaderos artífices y los heroes de la clandestinidad. En todo el Norte, de la Toscana a la Lombardía, de la Liguria al Piemonte, se fue intensificando la lucha con hechos arriesgados de « desarmamiento » de los fascistas y soldados alemanes, golpes contra los « responsables » de formaciones de grupos armados en la montaña o en la ciudad, a la preparación de la población con manifestos y periódicos distribuidos amplia y gratuitamente.

Todo ello no era un trabajo simple, sino que, por el contrario, grande en dificultades y peligros. Difícil era imprimir un periódico, pero puede que más difícil fuera aun el difundirlo porque era la vida que a cada minuto se ponía en juego.

Todos los partidos han publicado periódicos en el periodo clandestino, según fuera su riqueza monetaria y los lazos más o menos estrechos con los servicios de relación « aliados », pero es aun difícil precisar todo lo bueno y lo menos bueno de aquella propaganda que se ha ido desarrollando en todo aquel periodo de tiempo. Hablaban todos en un tal tono que en otros tiempos y en otras ocasiones la mayoría no habría tenido.

Pero a la guerra, a la lucha es necesario ir para vencer y no para estar solo y constantemente batido.

manos. Del Establecimiento « Carlos Erba » sede de la comandancia de nuestros grupos irradiaron todas las columnas que fueron a profundizar esta lucha. Fue en esta zona que la acción de los compañeros ha sido particularmente activa. Pero inclusive en los otros barrios de la ciudad nuestra obra fue activísima. En Porta Ticinese antes que la insurrección diera comienzo, nuestros grupos procedieron a la requisición de armas y anexos. Este barrio popular fué el primero en caer en manos de los insurrectos.

El 26, la cuarta brigada Malatesta ocupó la escuela de la calle Maccischini y controló las arterias que conducen a la Porta Sempione, y la Porta Garibaldi. La Cazerna Mussolini fue conquistada y la central eléctrica controlada y protegida de nuestras brigadas. El cuartel de la Calle Tito Speri abastecido y defendido como una verdadera fortaleza fué tomado con la intervención inclusive de algunos elementos que coayudaron desde el interior (Grupo Favilla) y la misma cosa aconteció en muchísimos otros edificios transformados por los fascistas en verdaderas fortalezas.

Las Brigadas Malatesta ocuparon el establecimiento « Triplex » y toda la Zona del Musocco hasta el cercano país del « Pero ».

Inclusive la estación emisora de radio fué ocupada con la cooperación de otras brigadas nuestras.

La línea ferrea fué controlada y tomados los diversos cuartelillos de policía.

La insurrección abarcaba cada día un desenvolvimiento mucho mayor, pero su acto de cese había sido firmado con precedencia por los hombres responsables de los partidos oficiales que se asignaron también la finalidad de « dirigir » toda la acción así como de coger la dirección del gobierno.

Así, después de la primera semana de acontecimientos que habrían podido ser decisivos, cuando más que nunca se sentía necesario impulsar la acción hasta la fase decisiva esta fué estrangulada.

Desarmados sus hombres por la tropas « aliadas », entradas ya en la ciudad y a los de todos los centros vitales de la vida económica y política de la región. Los insurrectos se encontraron en la condición de no poder desde entonces ni moverse ni obrar. Era, en consecuencia, el fin de una de las páginas más bellas del pueblo. No nos quedaba más actividad que la de organizar y potenciar nuestro movimiento específico.

En cada centro, aunque pequeño, surgió un grupo con prestera, un entusiasmo nuevo anidaba en todos, pero la confusión era grande y el trabajo a llevar a cabo muchísimo. Problemas de toda índole se nos plantearon porque después de más de 20 años de silencio, el retorno a la libertad, bien que limitada y con la sotana clerical, significaba siempre un acontecimiento importantísimo.

¿ Cuáles eran los objetivos de nuestro movimiento naciente ?

Es precisamente a esta cuestión que los compañeros del centro los más activos, y los más trabajadores en el área social del norte, quisieron responder convocando el Congreso de Milano de Junio de 1945.

Hugo TRENI.

la grande œuvre. Pour eux, Beethoven était un de leurs semblables ! Si par hasard vous les oubliez jusqu'à leur faire part de votre enthousiasme, ils sourient, hochent la tête : « Mais, Monsieur, Beethoven était un illétré ; Monsieur, Beethoven ne connaît pas l'orthographe ; Monsieur, croyez-moi, on lui a fait dire beaucoup plus de choses qu'il n'en a voulu dire ; Monsieur, ce qui fait la supériorité de notre art, c'est qu'un musicien peut être à la fois un ignorant et un homme de génie ; vous ne savez peut-être pas que Bach était maréchal-ferrant ? Ainsi, moi, je naquis concierge et je ne sais rien de la musique. Il ne faut pas en chercher si long, la musique n'est qu'une sensation, Monsieur ». Vous citerez peut-être alors certaines lettres de Beethoven, ses cahiers de conversation, ses cahiers de notes, ses entretiens avec Gerthe et Bettina ; vous commenterez ses lectures : Shakespeare, Goethe, Sturm, Plutarque, Platon, Homère... Vous vous efforcerez de faire entendre que le XVIII^e siècle allemand fut une des époques les plus admirables de l'évolution intellectuelle moderne ; vous ferez remarquer que toute idée se transmet par une sensation, que la poésie est une sensation, l'architecture une sensation, la peinture une sensation, la sculpture une sensation, que le langage même n'est qu'une sensation et que la sensation est le corps de l'idée... mais tout cela sera parfaitement inutile ; votre virtuose vous expliquera qu'il a les doigts gras ou les doigts maigres et qu'il attaque telle note de près ou de haut. Il vous concedera cependant qu'il y a de la passion dans Beethoven, « oh ! de la passion ! » (Beethoven un mâle en rût !) « Les femmes, voyez-vous, quand je joue du Beethoven ! »

Hélas, princesse, ils sont tous les mêmes !

D'après les musiciens, la musique est donc le seul art qui ne signifie rien. Cependant lorsque nous voulons redire une pensée lointaine, une de ces pensées à demi perdue dont nous possédons le sentiment plutôt que le sens, ne sommes-nous pas portés à grouper les rares paroles que nous prononçons selon de certaines sonorités de voyelles ? Nous accentuons notre phrase, nous la rythmons du geste, nous la chantons même, et nous croyons avoir dit tout ce que nous n'avions pas dit ; et parfois nous l'avons dit en effet ; une rencontre de mots a produit ce miracle : aussitôt nous en éprouvons un contentement intérieur. Que nous parlions de nos joies ou de nos peines, de nos souvenirs ou de nos sentiments, nous n'échappons pas à cette loi de l'esprit : le vieillard qui conte son enfance, l'amant qui dit son amour aussi bien que le penseur qui parle du mystère, font de la musique sans le savoir, et tous, de quelque pays qu'ils soient, chantent les mêmes idées avec la même voix. Pour emprunter une comparaison à la demi-mort de l'hypnose, la poésie ne fait qu'extérioriser la sensibilité des mots ; mais elle rappelle encore des objets précis ; les mots représentent des choses, l'usage, les a matérialisés, le langage qui fut d'abord une pure forme de l'idée, a perdu sa spiritualité ; il n'est plus aujourd'hui qu'un aspect de la matière, il est même devenu un moyen d'échange : le mot est pour ainsi dire la monnaie de la pensée ; au lieu que nous l'avons inventé et appris au monde, il semblerait que ce soit le monde qui nous l'ait appris ; nous ne sentons plus que le verbe est émané de nous. La musique, ne faisant pas encore partie de la vie sociale, se rapproche davantage de l'absolu : elle est plus détachée des contingences, elle est plus primitive, plus essentielle à nous. Nous reconnaissions plus directement notre âme en elle, car elle tient de très près au mystère, apparaissant, par je ne sais quoi d'insaisissable et d'ironique, la forme même de cette volonté de l'Esprit que nous avons appelée le Symbole.

Henri BOURGEREL.

(à suivre).

des premières et profondes contemplations de la nature, l'amour serein, de la lumière et de la vie, et cependant, partout, la terreur et la pitié chrétiennes, la déception moderne, les savantes et douloureuses analyses de soi. Ce drame acousté par d'adorables confidentes dont les figures charmeuses ça et là s'esquissent, inattendues, souvenirs rassurants s'inclinant sur les abîmes de la pensée : telle l'œuvre de ce pasteur des poètes, qu'à l'heure de son adolescence une exquise jeune fille initia aux beautés d'Homère, de Goethe et de Shakespeare.

On sait qu'il projeta une symphonie qui devait être à la neuvième ce que la neuvième est à l'Héroïque. Un jour quelqu'un le pressant de s'en expliquer :

« Je veux, répondit-il, réconcilier le monde moderne avec le monde antique ». Il se recueillit quelque temps, composa les cinq derniers quatuors et mourut.

Si cette symphonie suprême ne fut jamais écrite, elle existe cependant. Ne réconcilia-t-il pas le monde moderne avec le monde antique le poème que nous venons d'évoquer et que dominent les figures d'éternelle jeunesse et d'immortel amour ?

La dixième symphonie fut l'âme même de Beethoven. Elle plane sur les lointains départs des allegros, sur les crépuscules dorés des allegrettos et des scherzos; sur les vastes adagios d'amour, une seule note, même, ou un point d'orgue, entr'ouvrant les portes, comme l'ange des « Fleurs du Mal » laisse apparaître au fond de l'espace la couleur de sa robe, tandis que sa voix de douleur et d'espérance redescend jusqu'à nous. Il me semble vraiment l'avoir entendue en écoutant le silence après les grandes sonates et les derniers quatuors.

Je crois que tous ceux qui ont bien compris Beethoven gardent ce presse-piment; par une sorte de grâce, ils connaissent l'œuvre qui eût été la plus belle, si elle avait vu le jour. Ils savent qu'il eût fallu s'agenouiller pour l'écouter et pleurer et se réjouir à la fois comme on pleure et se réjouit aux plus belles fêtes des religions.

De là, sans doute, leur amour pour Beethoven, cette espèce d'amour où se mêle à la terreur et à la pitié un émoi qui ressemble à l'étonnement heureux d'une révélation. Les religions doivent débuler par cette vénération autour d'un être. Bettina Brentano, l'élève de Goethe et la première croyante en Beethoven, écrivait à son père spirituel: « On jurerait qu'un jour il reviendra parmi nous en maître du monde » (1).

Certes si les hommes qui font profession de conduire les sentiments des autres hommes aimaient Beethoven comme on doit l'aimer, ils confieraien à l'humanité de telles merveilles qu'elle serait à même de devenir, après ce temps, aussi bonne qu'elle eût pu l'être après la venue du Christ. Il devrait y avoir des philosophes qui se fissent les apôtres de Beethoven; sa musique n'est plus de la musique, elle est au-dessus de l'art des artistes au sens actuel de ces mots-là.

Je ne sais rien de plus pénible que de voir et d'écouter ces gens qui s'en vont, de concert en concert, la bouche en cœur et les doigts agiles, débiter

(1) — Lenau disait : « Aucun esprit n'agit en moi sur cette terre avec autant de puissance : je n'excepte pas Shakespeare. Quand je ne l'ai pas entendu depuis longtemps, je me sens le cœur douloureusement serré. »

les chefs-d'œuvre sont autant de signes laissés au bord des chemins par le grand pélerinage. Savoir où allèrent ceux qui furent semblables à moi, visiter les carrefours où ils s'arrêtèrent, toucher la pierre où ils s'assirent, ramasser les fragments de la coupe qu'ils brisèrent après y avoir bu; n'est-ce pas apprendre à voyager à mon tour? Qu'importent les pèlerins si je sais leurs aventures, moi qui marche plus loin qu'eux, mais sur la même route, et en m'appuyant au bâton qu'ils se sont passé de main en main?

Comme l'a dit si poétiquement Lamenais, « sitôt qu'elle aspire à l'indépendance, la raison s'en va vers la mort ». Si, laissant de côté le trop faible argument du consentement commun, on interprète cette parole dans un sens plus large, combien elle devient belle! Ce n'est point à l'opinion de tous les hommes qu'il faut soumettre la raison pour parvenir à la connaissance de la vérité, comme le nom de Dieu, le rayonnement de notre mystère. Tout chef-d'œuvre paraît à l'artiste une parole de vérité, au lieu qu'une sorte de nihilisme s'offre à celui qui se cherche, s'il emploie pour se connaître la même méthode qu'il applique à la connaissance de la matière.

Certes, il faut bien de la résignation pour vivre et ne pas devenir fou quand on s'est une fois étonné de vivre; pourtant, il faut commencer par s'étonner de vivre avant de comprendre les œuvres. On aura beau, comme le dit encore le grand prêtre de notre temps « désespérer toutes leurs croyances, même les plus invincibles, et placer leur raison dans l'alternative, ou de vivre de foi ou d'expirer dans le vide », il y a des êtres qui ne peuvent mener qu'une vertigineuse agonie. Tandis que les sublimes croyants, accoudés sur leur genou, s'absorbent au nirvana des extases mystiques, le penseur monte planer afin de souffrir dans l'espace. Il est beau que l'homme ne croie pas toujours parce qu'il est beau qu'il souffre: les religions sont nées de la terreur, les croyants ne devraient pas l'oublier; l'art est né de l'effort vers la connaissance et vers la perfection; les philosophes devraient y songer sans cesse.

Qu'on examine les chefs-d'œuvre de ce point de vue, et l'on comprendra quelle admirable philosophie, ou, si on le préfère, quelle admirable religion ils contiennent.

Il est des heures d'extase où le cortège des poètes sort de la mémoire comme enveloppé de crépuscule et s'en va, dans un murmure de voix, par d'étranges pays, sous des cieux plus beaux; la lumière sous laquelle ils marchent n'est plus la lumière du jour; elle ressemble à une conscience qui émanerait des choses; ils s'en vont très loin, et leur voix monte de plus en plus pure; les horizons où ils se perdent se peuplent d'êtres dont rien sur la terre ne pourrait rappeler la vision: alors nous comprenons ce que jamais nous ne pouvons redire. Ainsi nous parvenons parfois à voir le monde, ainsi s'accomplit le miracle qui nous permet de comprendre les hommes comme si nous étions l'être étranger à nous qui seul pourrait appeler l'homme de son nom véritable.

Or, Beethoven provoque les heures d'extase qui laissent s'en aller vers l'horizon de rêve la théorie de tous les autres poètes; sa voix contient toutes leurs voix, toutes les formes de leur âme, toutes les lumières de leurs visions; il les conduit où ils voulurent aller tous.

Les primitives lamentations de l'automne et l'antique joie des printemps, les départs enthousiastes et héroïques vers la conquête et la découverte, comme au temps où la terre n'était pas encore connue, les adieux tristes et douleur, puis les retours enchantés de récits et d'adorables aventures; toutes les Odyssées et les Argonautiques de l'autre âge avec le panthéisme

La única forma a nuestro alcance de honrar a estos hombres, pioneros del duro y áspero camino que elegimos, al que nos llevó nuestro sentimiento de la dignidad humana y nuestro anhelo de justicia, es proseguir su obra donde quiera que nos hallemos, victoriosos siempre de la muerte, a la que vencemos cada día, sembrando de cunas los cementerios: victoriosos de la vida, a la que vencemos a cada hora, conservando la fe y la ilusión, apesar de todos los desgarros de la existencia.

Solo así seremos dignos de ellos y continuaremos, en el libro eterno escrito con raudales de lágrimas y de sangre, la página interrumpida... Hay una unidad en la especie: los hombres continúan a los hombres. La espada caída de las manos del combatiente vencido, la recoge otro nuevo combatiente, hasta caer sin fuerzas. Y, jadeando, sangrando, dejando girones de carne en todos los zarzales del abrupto camino, así marchamos hacia una cumbre que será quizá infinita y que será quizás eterna.

Federica MONTSENY.

LA DIXIÈME SYMPHONIE

INTRODUCTION A LA METAMUSIQUE DE BEETHOVEN

« Notre idée de l'absolu, a dit Coulomb, est faite de nos successifs échecs à le concevoir ». Les hommes ont parfois nommé Dieu de noms qui prétendaient le définir, mais ils n'ont pu que se définir eux-mêmes, cherchant une limite à l'espace de leur pensée. Le meilleur nom dont on puisse appeler l'homme est peut-être celui de son Dieu : toute la lumière de l'esprit s'est cristallisées en lui, chacun sait, en le prononçant, qu'il parle non seulement de toute sa douleur et de tous ses rêves, mais de la douleur et du rêve de tous.

Pour nous découvrir, il faudrait qu'il naquit sur la terre un être qui puisse considérer en dehors de lui-même; il faudrait que par une sorte de métapsychose volontaire, cet être prît un instant notre nature sans perdre la sienne propre, de façon qu'il ne fût pas distrait par la fantasmagorie de nos conceptions, et qu'il possédât cependant le sens précis de nos relations avec le monde. Comprenant alors le verbe humain tout en le différenciant de lui-même, celui-là pourrait appeler l'homme de son nom véritable. Pour nous, nous ne connaissons de tout qu'un rêve, et de tous les rêves que nous concevons, Dieu et nous même les plus confus et les plus changeants.

Cependant, un livre admirable où s'entassent éparses et pèle-mêle les paroles expressives de notre mystère, s'ouvre constamment sous les yeux de chacun de nous; ce livre, non écrit, c'est notre mémoire; les paroles qui en couvrent les pages sont les œuvres des hommes. La meilleure science que nous puissions acquérir de nous-même nous vient à contempler ce qu'ils pensèrent tous: religion, science, littérature et art; les temples, les lois, et

de cajistas que colaboraban con los filósofos, los poetas y los periodistas de su tiempo, corrigiéndoles y enriqueciéndoles, han desaparecido, asesinados por la linotype, por la industrialización y por el divorcio cada día mayor entre el brazo y el cerebro, cuya alianza estrecha e íntima es sin embargo indispensable.

••

La vida de Bertoni, recta y austera, es un símbolo y un ejemplo. Ninguna claudicación en él, ningún desfallecimiento, cayendo en las redes del espíritu funcional que ha matado los movimientos obreros en Francia, en Suiza, en Bélgica, en Inglaterra. Bertoni trabajaba sencilla y simplemente; además escribía y componía « Le Réveil ». No tuvo jamás ningún cargo retribuido; luchó cuanto pudo por impedir que la organización obrera fundada en Suiza por Guillaume y los relojeros de la Federación Jurásiana se apartase de la lucha de clases y se entregara al reformismo y a la colaboración política. Si hoy queda en Ginebra un espíritu obrero y libertario que recuerde a Guillaume y a sus amigos, a Bertoni, a « Le Réveil », a su propaganda y a su lucha se debe. Y, sobre todo, a su ejemplo; a la enorme fuerza moral que irradiaba de ese hombre modesto y honrado.

Cuando se produjo el 19 de julio, Bertoni abandonó Suiza y vino a España. Barcelona recordará siempre el mitin internacional del Teatro Olimpia, en el que se encontraron Sebastian Faure, Emma Goldman, Schapiro, Voline, Bertoni, reunidos.

Bertoni había sido un buen orador, fogoso y rico en imágenes, en su juventud. No como Malatesta ni como Pietro Gori — el más gran orador italiano de los tiempos modernos, igual solamente de Jaurès y de Parsons —. Su palabra era persuasiva; su estilo fluido; su razonamiento sólido y ameno. Como escritor era preciso y lúcido: los temas los enfocaba con claridad y veía los problemas con visión certa y amplia. Nettlau, hombre de carrera y de cultura enciclopédica, admiraba profundamente a este obrero autodidacta, como admiraba a Lorenzo, a Grave y a Malatesta, apreciando el esfuerzo de autoformación y el enorme talento natural que les permitió atesorar unos conocimientos hijos de su estudio directo y de sus dotes observadoras; sin que la sociedad hubiese hecho nada por desarrollar sus facultades.

••

Ha muerto ya. Una nueva tumba abierta y cerrada. Mi corazón se opriime. Pienso, con indecible tristeza, que de cuantos seres conoci, amé, admiré, pronto habrá más en el mundo de los muertos que en el de los vivos. Ley ineluctable de la existencia, ante la que no cabe rebeldía alguna.

Bertoni ha cerrado los ojos para siempre con una pena, con una amargura íntimas: no dejar tras él un continuador de su trabajo. Pensaba que, al morir, Suiza quedaría huérfana de su ejemplo modesto y heroico, de cuya fuerza y de cuya irradiación los miles de hombres y mujeres que han acompañado su cadáver son una prueba evidente.

Allí también la muerte ha ido aclarando cada día las filas. ; Cómo recuerdo al viejo Tempia muerto el año pasado; cómo revivo el viaje efectuado, en 1937, por las orillas del lago Lehman, buscando las huellas de Guillaume y de Bakunin; nuestro almuerzo en Evian-les-Bains, entre Bertoni y Tempia, felices como chiquillos ! Almas puras, por las que la vida pasó, sin dejar huella de maldad ni de fatiga; existencias heroicas en su misma humildad y en su gran serenidad íntima.

**

La Prensa suiza, aun la menos liberal y de menores simpatías por la clase obrera, habla de Bertoni con respeto, rindiéndole homenaje y destacando su vida austera e integra.

Con él se van, no solamente 50 años de vida anarquista y revolucionaria suiza, sino 50 años de vida anarquista y revolucionaria mundiales.

Amigo y discípulo de Malatesta, continuó su labor de desbrozamiento y de equilibrio en el seno del movimiento obrero universal de inspiración libertaria. Amigo de Kropotkin, de Malato, de Grave, de los Reclus, de Landauer, de Nettlau, de Emma Goldman, de Johan Most, de Cornelissen, constituyó con ellos y desde las columnas de « Le Réveil » esa élite de pensamientos preclaros, de conciencias libres y de actividades infatigables, que difundieron por el mundo el credo anarquista y cuya crítica de los sistemas y de los partidos políticos debía dejar honda huella en la filosofía y en la sociología de últimos del siglo pasado y primeros del presente.

Después, la guerra de 1914, dividiéndoles, la serie de acontecimientos que fueron sucediéndose, desde la Revolución rusa a la Revolución española; los años pasando y llevándose la Pareja cada uno alguno de los íntimos, fueron aislando internacionalmente a Bertoni, dejando reducido « Le Réveil » a una hoja de circulación y de influencia limitadas.

Pero siempre atenta a todas las manifestaciones del anhelo y la voluntad populares. Sometiendo a juicio profundo todos los problemas y examinándolos con espíritu crítico dotado de ese sentido ponderado y constructivo de que está generalmente desprovista nuestra crítica.

Preso y condenado varias veces Bertoni, « Le Réveil » seguía los avatares de su existencia, desapareciendo y reapareciendo según las posibilidades y las circunstancias. « Le Réveil » era él, con su caja de letras y su cartera bajo el brazo. El componía, él tiraba, él compaginaba, él empaquetaba, él expedía. Y la hoja era su vida, su familia, su compañía y su objetivo. No tuvo compañera, no tuvo hijos : su compañera era la hoja y sus hijos todos cuantos fueron intelectualmente fecundados por sus ideas, expuestas al correr de los días y de los años en las ediciones semanales, quincenales o mensuales de « Le Réveil ».

Bertoni, como Farga Pellicer, era un artista impresor, que amaba su profesión y que la ejercía como un apostolado. Se ha perdido, se va perdiendo cada día un poco más ese sentido artístico del trabajo. La máquina deshumaniza al obrero; lo hace una simple prolongación de sí misma. Farga, Lorenzo, Bertoni, Herreros, Juanonus, esa pléyade



LUIGI BERTONI

O LA EPOPEYA DE "LE REVEIL"



En su habitación del numero 6 de la Rue des Savoises, de Ginebra, donde vivía hace más de 30 años, acaba de morir Luigi Bertoni.

Hace unos dos meses, recibí una carta suya, en la que, en respuesta a otra mía, trastascia un estado de ánimo precursor de la muerte. Intuitivamente la sentía acercarse y hablaba de su fatiga, de su imposibilidad para continuar el trabajo durante 50 años realizado, y de su amargura, al ver que ninguno de los jóvenes formados espiritualmente a su lado se mostraba dispuesto a proseguirla.

Recuerdo esa pieza rectangular, en la que Bertoni vivía, trabajaba y estudiaba. Al lado de una cama digna de un asceta, la biblioteca atiborrada de libros y de periódicos. Junto a la biblioteca, la mesa donde escribia y componía él mismo «Le Réveil». Dos o tres sillas; la ropa humildemente colgada en la pared y oculta por un lienzo.

El, con su blanca cabeza y su semblante angélico, de ojos cándidos y de expresión reflexiva y dulce, con su bata de impresor sobre un trajecillo raido. Solitario, viviendo rodeado de recuerdos, con la amistad de viejos amigos, que cada año la muerte se iba llevando... Nettilau le visitaba anualmente, cambiando impresiones con él en largas, interminables charlas, por las que desfilaban los años, los hechos y los hombres. Como visitaba anualmente a Paul Reclus, en su Tebaida de Domme; a Pierrot, en ese piso de la Rue des Haudriettes, de París, que es como un santuario o una institución.. Como visitaba a los Brupbacher, en Zurich, en su casita riente, de grandes ventanales abiertos sobre el lago, sobre toda la fantasmagoría de luz y de color de la Suiza alemana. Estancias que el azar me ha permitido ir recorriendo, que habitan en mí, como otras tantas imágenes profundas, conmovedoras y poéticas.

En Ginebra vivía rodeado de la amistad y del afecto de algunos viejos amigos y de unos cuantos jóvenes que eran espiritualmente hijos suyos.

ses évolutions s'accomplit par un déplacement de forces vers un point nouveau. Le moment général de la vie dans chaque être en particulier et dans chaque série d'êtres ne nous montre nulle part une continuité directe, mais toujours une succession indirecte, révolutionnaire, pour ainsi dire. La branche ne s'ajoute pas en longueur à une autre branche. La fleur n'est pas le prolongement de la feuille, ni le pistil celui de l'éta-
mine, et l'ovaire diffère des organes qui lui ont donné naissance.

Le fils n'est pas la continuation du père ou de la mère, mais bien un être nouveau. Le progrès se fait par un changement continuel des points de départ pour chaque individu distinct. De même, pour les espèces. L'arbre généalogique des êtres est comme l'arbre lui-même un ensemble de rameaux dont chacun trouve sa force de vie, non dans les rameaux précédants, mais dans la sève originale. Pour les grandes évolutions historiques, il n'en est pas autrement. Quand les anciens cadres, les formes trop limitées de l'organisme, sont devenus insuffisants, la vie se déplace pour se réaliser en une formation nouvelle. Une révolution s'accomplit.

Elisée RECLUS.

LAS BACTERIAS PATOGENAS Y LOS MEDIOS DE DEFENSA QUE LES OPONE EL ORGANISMO

Las Bacterias, Agentes de Numerosas Enfermedades Contagiosas del Hombre y de los Animales.

En la naturaleza, existe una cantidad inmensa de especies de bacterias no patógenas. Se está bien lejos, por lo demás, de haberlas aislado todas en cultivo puro y estudiado a fondo. Se encuentran muchas especies de bacterias patógenas, capaces de ataque al hombre, a los animales e incluso a las plantas, causándoles enfermedades con frecuencia peligrosas.

Consideremos un paciente (hombre o animal) que está atacado de una enfermedad provocada por una bacteria y propongámonos estudiar el microbio que la produce. Se extrae, a fin de examinarlo, y según los casos, pus de las llagas, de las mucosidades de la faringe, de los esputos, de las materias fecales, de la sangre, etc... Esos diferentes productos son entonces sometidos al examen microscópico directo y al cultivo.



de penetrar en la sangre de esos animales y ninguna enfermedad se declara entre estos últimos. El hombre es, pues, sensible a la infección tifoidea por la vía digestiva, mientras que los animales son insensibles a ella. Pero si, en cierto modo, se da la vuelta a la barrera de la mucosa digestiva, inoculando directamente los microbios en las venas de los animales en cuestión, las bacterias pueden multiplicarse en la sangre y en los órganos y resulta una infección mortal. Por el contrario, la inoculación, en la vena de los mismos animales, de una de esas numerosas bacterias no patógenas que abundan en el suelo, en las aguas, no provocaría ningún accidente, la bacteria en cuestión siendo totalmente incapaz de multiplicarse en el seno del organismo animal. Añadamos que aun se ignora completamente las razones por las cuales una bacteria es susceptible o no de franquear las barreras de las mucosas digestivas, respiratorias, etc..., de diversas especies animales.

Cuando una bacteria patógena ataca a un organismo animal, este último no permanece pasivo. Pone en acción todos los medios de defensa variados y un conflicto se produce entre el parásito y el huésped infectado. El resultado del conflicto es muy variable de un caso a otro, ya que él puede ir de la muerte del huésped a su curación completa, por destrucción total de los microbios.

Veamos como se presenta este conflicto y estudiemos sucesivamente los medios de ataque de que disponen las bacterias patógenas, luego los medios de defensa que les opone el organismo animal.

EL CONFLICTO ENTRE LAS BACTERIAS PATÓGENAS Y EL ORGANISMO ANIMAL O HUMANO

Estudiemos ante todo los medios de ataque que ponen en juego las bacterias patógenas. No es por la vía mecánica, en tanto que minúsculos cuerpos extraños, sino por vía química que las bacterias ejercen lo esencial de su acción nociva sobre el huésped que ellas infectan.

En el seno del huésped, en su sangre, en sus humores, en sus células, las bacterias llevan su vida propia. Ellas encuentran las substancias orgánicas que necesitan. A su vez dejan toda una serie de restos (productos de fermentación, etc...). Dejan también, sobre todo cuando mueren y se desorganizan, cantidades más o menos grandes de esos notables útiles químicos que son los enzimas bacterianos, enzimas capaces de provocar, en el huésped, reacciones químicas completamente insólitas. Resulta de todo esto que las bacterias pueden causar perturbaciones químicas profundas en la sangre y en las células del animal y, por este hecho, producir la muerte de este último. Es esencialmente por este mecanismo que se produce la muerte del ratón inoculado con pneumococos.

Por otra parte, numerosas bacterias producen venenos especiales y muy activos que se llaman toxinas. Veamos de qué se trata, tomando por ejemplo la toxina diftérica. El bacilo se ha instalado en la faringe donde se han desarrollado las lesiones o « falsas membranas ». El bacilo habitará allí, multiplicándose sin invadir de ninguna forma el resto del organismo. Pero fabrica y expulsa una peligrosa toxina,

Para practicar el examen microscópico, se coloca sobre una hoja de cristal un poco del producto extraído, se extiende y se deja secar. Se colora después la preparación, cubriendola de una solución acuosa de color de anilina apropiado (azul de metíleno, violeta de genciana, fixina, etc...). Se lava con agua y finalmente se examina, agrandándolo. Las bacterias, coloreadas, se ven muy fácilmente. Se nota su forma, la manera como han fijado este o estotro colorante, etc..., todos detalles importantes para identificarlas.

Con otras porciones del producto extraído, se siembra en la gelosa. Esto permite, en cultivo puro, aislar la bacteria que se persigue y estudiar sus diversas propiedades. Se busca si ella hace o no fermentar, con producción de ácidos, este o estotro azúcar, como la glucosa o la lactosa, etc... En fin, se inocula un poco del cultivo puro bajo la piel, en la vena, etc..., de diferentes animales de laboratorio : ratones, cobayos, conejos, monos, etc... Se notan los síntomas apreciando en estos seres y las lesiones que hieren diversos órganos. El conjunto de esos caracteres permite identificar la bacteria en presencia de la cual nos encontramos.

Precisemos todo esto con un ejemplo. Un hombre está atacado de una enfermedad de pulmón que se llama en medicina la pneumonia lobaria. Se examinan sus esputos. Al microscopio, se ven numerosas bacterias en forma de llama de bujía y generalmente agrupadas de dos en dos. Una aureola característica, una cápsula, como se le llama, rodea cada par de bacterias. Al cultivo sobre gelosa, se obtiene, al cabo de 24 horas, pequeñas colonias, que recuerdan las gotas de rocío. El examen microscópico muestra que se trata efectivamente del germen visto en los esputos. Un poco de cultivo es inoculado bajo la piel del rato blanco. Al día siguiente, se encuentra al animal muerto. Se abre la caja torácica del cadáver, para descubrir el corazón, y se extrae, de este, un poco de sangre coagulada que en él se encuentra. Al examen microscópico, se ven numerosas bacterias, al lado de los glóbulos rojos y de los glóbulos blancos presentes en la sangre. El microbio, inoculado bajo la piel del animal, ha invadido rápidamente el organismo, provocando lo que se llama una septicemia. La bacteria que presenta esos caracteres, se nombra pneumococo, pues es ella la responsable de la pulmonía, a lo menos en la gran mayoría de los casos.

No nos es posible de describir aquí las diversas bacterias patógenas y las enfermedades que provocan en el hombre y en los animales. Citemos, a título de ejemplo, algunas de estas bacterias : El bacilo de la difteria, el bacilo del tétanos, el bacilo de la fiebre tifoidea, o bacilo de Eberth, el bacilo de la tuberculosis o bacilo de Koch, el vibrion colérico, también descubierto por Koch, el treponema de la sifilis, el estafilococo piógeno y el streptococo piógeno, agentes de numerosas supuraciones.

En la naturaleza, una bacteria patógena de especie determinada, no ataca más que a ciertas especies animales determinadas, y con frecuencia a una sola especie animal. Precisemos el hecho con un ejemplo. Un hombre ingiere agua o alimentos que han estado ensuciados por los bacilos de la tifoidea. Las bacterias, franqueando la mucosa digestiva, penetran en la sangre y la fiebre tifoidea se inicia; con las lesiones intestinales características. Ingeridos por un rato, por un cobayo o por un conejo, los mismos bacilos se muestran incapaces

que, arrastrada a la sangre, altera las células del sujeto, provocando graves perturbaciones cardíacas, las parálisis, etc..., que representan las complicaciones de la difteria. Un veneno diférico entra en juego, la cosa ha sido demostrada por Roux y Yersin, a quien se debe el descubrimiento de las toxinas bacteriológicas.

Pasemos ahora a los medios de defensa que el organismo animal o humano opone a las bacterias que intentan invadirle.

En el organismo, existe una verdadera gendarmería celular, cuyo estudio representa la obra magistral de Metchnikoff.

A propósito de la multiplicación de las bacterias, hemos señalado que los microbios extendidos por la naturaleza encuentran peligrosos enemigos en diversos animales monocelulares: amibas, infusorios, etc... Estos, en efecto, hacen su presa de las bacterias. Células especiales del organismo, los fagocitos (literalmente: células que comen) son capaces también de capturar las bacterias para devorarlas. Existen diversos tipos de fagocitos. Algunos de ellos permanecen fijos, formando cuerpo con los tejidos que los encierran y, apostados en emboscada, atisban el paso de las bacterias que puede conducirles la sangre. Otros son absolutamente libres y se mueven a la manera de las amibas, por deformación continua de su cuerpo celular. Entran en este último caso los leucocitos, o glóbulos blancos de la sangre. Por lo demás, se encuentran fagocitos libres en la intimidad de numerosos órganos. Desde que unas bacterias han conseguido el acceso de algún tejido, los fagocitos libres acuden en gran número al punto amenazado. Esta influencia fagocitaria representa lo que hay de más característico en los fenómenos de inflamación, de que son objeto los tejidos infectados por las bacterias. El pus está constituido esencialmente por fagocitos, unos todavía vivos, otros muertos, bajo la acción de las toxinas bacteriológicas. Que estén fijos o sean libres, los fagocitos pueden detener a las bacterias, englobándolas en su citoplasma celular. Una vez allí, los microbios son más o menos rápidamente muertos, ejerciendo los enzimas de los fagocitos una verdadera acción digestiva.

La acción defensiva de los fagocitos se ejerce, con más o menos eficacia, es cierto, en relación de todas las especies bacteriológicas. Pero el organismo presa de la infección tiene la curiosa propiedad de crear medios de defensa nuevos, que son hechos a medida, que son específicos, como se dice, en el sentido que no pueden obrar más que estrictamente en la especie bacteriológica en cuestión. Se encuentra aquí un nuevo ejemplo de esta maravillosa capacidad de adaptación que presentan los seres vivos. Estos medios específicos de defensa se refieren a la aparición, en la sangre del sujeto atacado, de sustancias nuevas, de propiedad muy notable, conocidas con el nombre de « anticuerpos ».

Otro día estudiaremos estos « anticuerpos ».

André BOIVIN.

Miembro de la Academia de Medicina.
Jefe de Servicio del Instituto Pasteur.

— ■ —

Ellós se mueven sin alma — lo hemos dicho — ante un público escaso y baladí. Ha nacido, empero, la especie absurda del catalanista falangista. Otros espectadores, silenciosos como fantasmas, se enfundan en las butacas de platea hasta desaparecer. Son los suspirantes que tratan de reverdecer una lejana y borrosa juventud. Rusiñol y Guimerá resparecen, pero los « Albert » y « Manelich » están enfermos. No encierran ya la rebeldía del arte ni la potencialidad de las naturalezas puras y bravias. Dos brillantes, pulido uno, en bruto el otro, que no le rendirán servicio a Franco para adquirir ni media divisa. Además, la fuerza lírica y humana contenida en dos obras valientes y maestras, « L'Héroe » y « Mar i Gel », jamás animará el tablado falangista. Asimismo, los Iglesias, Pous i Pagès y Artís de « La Mare Eterna », « Els Visionaris » y « Rei i Senyor », permanecerán ausentes. Además, nadie presenciará, en la temporada fascista de teatro catalán, las obras atrevidas, modernares y universalistas que los autores inconformistas preparan y esconden en ésta situación que podríamos llamar de espera.

Bien es sabido que el sayón espía libretos y que el libretista observa al sayón. El Santo Oficio monta la guardia con la candelita en la diestra, la luz de tristeza que puesta en otras manos le pondrá fuego al telón. Arderá el escenario franquista, y la tragi-comedia habrá terminado, emprendiendo, el teatro verdadero, su vuelo de libertad en los lenguajes de la nación. Ni el castellano, suave y expresivo, ni el catalán, preciso y sincero, habrán servido para encubrir las fealdades del trogloditismo hispano, aunque el malvado intento se haya hecho con versos de Penán, Marquina y Sagarra, y con prosas de Pla, Fernández Flores y Azorín.

Véase en la actualidad el fracaso estrepitoso de las inteligencias provocadas, la evaporación alarmante del movimiento cultural: la penuria de artistas, profesores, escritores, artesanos y elemento técnico profesional. Es la Alemania vieja la que ofrece personal de repuesto infiltrando, en la panorámica española, picapadreros y directores de orquesta, aviadores y directores de curreña, químicos y bailadores de garrotin. Pero lo propio, lo racial, esto queda incrustado en la denda flotante, en el debe que solo un incendio de mágicas proporciones podrá saldar.

Es preciso volver a la tierra para salvarla, para bendecirla. Para ponerla en estado de purificación y poderla mostrar nueva, soleada y feliz, a los ojos del espécimen de extranjero que no acierta a comprendernos: « Miranos ésto, so democracia, y aprende lo que da de sí el sufrimiento cuando se ha pasado por él en ansias de libertad. »

J. Ferrer.

Correspondance:

«UNIVERSITÉ» : a. Rue Michel,
TOULOUSE (Haute-Garonne).
Giro : C. C. P. 999-73 Toulouse.

Precios : Prix :

1 exemplaire :	40 fr.
3 fascicules (3 mois) :	110 fr.
6 " "	220 fr.
12 " "	440 fr.

P. y C. no vía de distribución.

EDITIONS MONDIALES
TOULOUSE

Imprimeur DESCOEURS — Rodez-Olivet

Caccia



MUNDIAL

TRISTEZA DE ESPAÑA

En más de una ocasión hemos pensado que ocuparse del grotesco y sanguinario pelele Francisco Franco, es una función antiestética, reveladora de propensión hacia lo feo y vulgar. Si la realidad fuese tan benévolas que le permitiera a uno sustraerse...

Por desdicha no es así. El peso aplastante del fascismo español encorva las espaldas de todo un pueblo, y feliz — ¡oh, paradoja! — el individuo que ha podido desertar el hogar autóctono para registrar en su alma, en cualquier parte del mundo, las amarguras de una civilización relativa. Con el impulso y los puños embolsillados, en el exilio aun se puede conseguir una ficción de vida plena. En España, ni eso.

No pueden vivir allí, ni los ciudadanos inconformistas raramente escapados a la venganza falangista. Porque vivir no es sufrir para vegetar, aguantar para gosinear, cuando en días óptimos se había mirado — como la copla, como las águilas — al sol en la cara. Se comprende al osado, al valiente incommensurable que ha quedado en la tierra voluntario para descerrajarse un pistoletazo al primer bravucón, al primer espía que se le atravesara al paso. Pero residir en un pueblo — que ya no es pueblo — sin otra finalidad que vegetar; causar desasosiego a la familia por lo que se había sido; deslizarse por los cauces de la existencia sin catarsis, porque ya no es propia, porque en ella mandan la hez y el vomito de la sociedad, eso se podrá concebir, pero de ninguna manera aceptar. Porque hemos visto todo — ya que por todo hemos pasado — hemos comprendido en el acto la faz sorprendida primero, renaciente después, del español pasado a Francia en los primeros días de la liberación de éste país. ¡Comé! ¡«C. N. T.» en público, otra vez? Allá, en la tierra común, éste derecho es un crimen. Una simple voz salida del pecho entraña la perdición. Nadie menciona sindicales, ni partidos en ambiente público. Periódicos y reuniones son sometidos a riguroso «tabú». La bestia acecha por todos los sitios y la muerte roída por doquier. Se da un paso por tierra francesa

y males, de dolor y miseria sociales, revolucionaron el arte. Los artistas católicos y tradicionalistas, se cebaron contra ellos como bienas y apostófaron.

No se crea, a juzgar por lo dicho al principio con respecto a la decadencia moral del arte, que miro el porvenir artístico con aire pesimista. Sé que en el orden artístico, como en todos los órdenes de la vida, se operará una reacción aludable. Así, por lo menos, lo espero.

Sólo quiero significar con mi criterio que el arte de nuestros días sufre una marcada decadencia en el orden moral o ético, todo lo contrario de lo que ocurre en el orden técnico de procedimientos de ejecución, que progresan incesantemente. Dicha decadencia es producto del mercantilismo que domina todo el ambiente social de la época que vivimos, y que repercute directamente en los artistas.

Los diferentes estilos artísticos que han nacido en nuestra época — cubismo, surrealismo, etc. — llamados modernistas, todos merecen nuestro respeto. Cada estilo responde a un temperamento físico y moral diferente y a un concepto de la estética distinto; y todos, inspirados en el más elevado espíritu de tolerancia, nos debemos ese respeto. Lo que combate con energía es la adaptación del artista a las conveniencias mercantilistas.

Las tendencias religiosas del Arte van extinguiéndose, y no son ya un obstáculo para el nacimiento de una nueva concepción artística. Confío en que esta reacción del verdadero y elevado sentimiento artístico, con bases filosóficas profundas y humanas, será pronto una realidad.

Del Arte no se debe hacer un comercio vil y especulativo; y los artistas, para ostentar tan noble título, deben vivir para crearlo y superarlo, no para mercantilizarlo — pequeños burgueses al servicio del privilegio.

Lo fundamental en arte, como en todo, es la idea, la esencia del motivo artístico, que nos impulsa a ejecutar una obra. La parte técnica es en todo de orden secundario; la parte filosófica constituye la base primordial. Los artistas pintores, por ejemplo, que vendieron su arte y también su personalidad moral al capricho imperialista de Napoleón, destruyeron en un momento toda su gloria moral de hombres libres, independientes y dignos de los laureles de la inmortalidad. El coronamiento de Napoleón o el de la Emperatriz Josefina, cuadros que se hallan en el Louvre, podrán ser de una técnica pictórica perfecta, acabada; pero son escenas históricas carentes de sentido humano y de valor social. No merecen ser plasmadas en el lienzo actos tan abominables y abominados por la historia racional del mundo. Basta con que nos los transmitan los historiadores.

En cambio, el arte verdaderamente creador y revolucionario, en la más alta acepción de la palabra, lo simboliza el inmortal Goya en lo que a la pintura respecta. Revolucionario en las cosas que tomaba como motivo pictórico y las plasmaba en el lienzo, como en la técnica perfecta de sus obras. Las obras que más le caracterizan como artista rebelde son sus « aguafuertes », que constituyen un energético alegato contra esta sociedad de miserias y dolores. Por eso murió en el destierro! Pero Goya, en su calidad de pintor de la Corte, cometió dos faltas; o, si se quiere suavizar el lenguaje, diré que incurrió en dos leves errores, que se hallan circunscritos en mi punto de vista anticortesano del arte. El pintó los retratos, primero de Fernando VII y después del Duque de Wellington. El rey fué un instrumento despótico al servicio de la oligarquía napoleónica; y el general fué el « ángel liberador » de Iberia al precio de la infiltración económica británica.

contentidas en las otras 14 salas que durante la guerra fueron evacuadas, y que todavía no han sido restauradas, porque dichas salas sufrieron desperfectos, total o parcialmente, a causa de los bombardeos.

Tura (1420-1495), pintor pre-renacentista de la Escuela de Ferrara, principalmente de retablos. Uno de sus retablos es: « La Virgen y el niño entronados ». El tema, como el título enumera, es religioso. La virgen y el niño en el retablo central, representando el trono celestial; y en los pequeños retablos de los lados, de arriba y de abajo, los ángeles entonan armonias musicales.

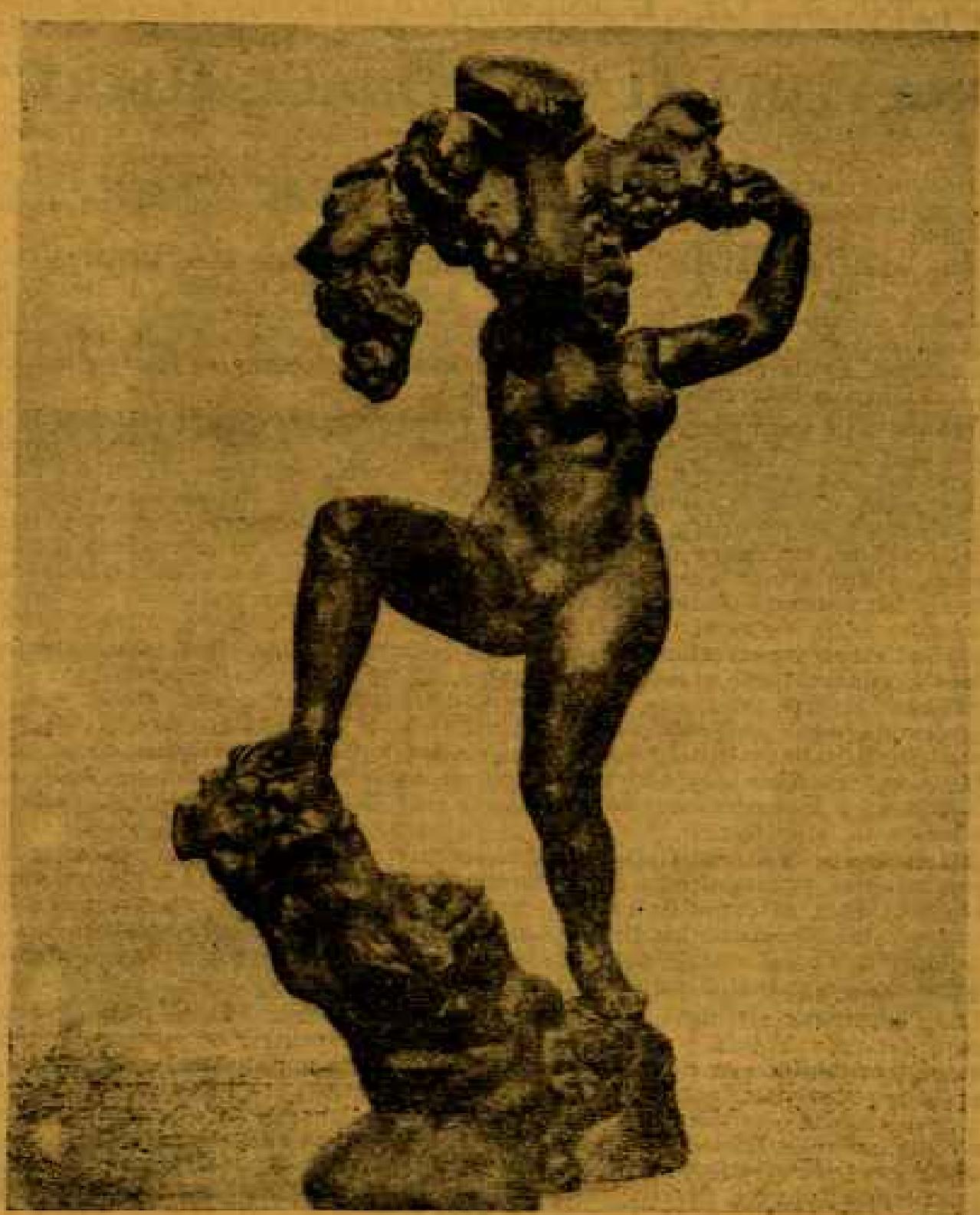
Melozzo (1438-1494), Escuela Umbro-Romana; Margaritone (1216-1293), Escuela Italo-Bizantina; Pente (1385-1437 ?), Escuela Florentina; Lorenzo Monaco (1370-1425), Escuela Florentina; y Dalmaсто (periodo de producción 1376-1410), Escuela de Bolenia. Todavía podría agregar otros pintores de retablos pre-renacentistas. Pero como, aparte de su valor técnico para la iniciación del arte pictórico, la enunciación de los argumentos temáticos religiosos haría interminable este trabajo de estudio, haré punto final; toda vez que, por otra parte, el espíritu religioso de la época prerenacentista fué exaltado hasta el punto de culminación sectarista, producto de la obra extermiadora de la Santa Inquisición.

Ya con Michelangelo, otro florentino, gran poeta, pintor, escultor y arquitecto, se inició el Renacimiento propiamente dicho. Renovó todo el arte en general y fué el primer arquitecto de San Pedro de Roma, cuyos planos fueron trazados por Brunelleschi. Si como arquitecto fué prodigioso, como escultor y pintor lo fué más. Su escultura y su pintura, aunque cristianas, poseen un sello humanista muy acuñado por encima de los sentimientos religiosos de la época, cuyo fanatismo que lo rodeaba le oprimía por veracidad. El, corazón noble y desinteresado, con un espíritu selecto y refinado, era la víctima silenciosa del «egoísmo de secta que dominaba el ambiente de su época, gloriosa pero fanatizada hasta el paroxismo ! Como pintor de frescos fué genial y creador; nadie le ha podido superar todavía. Sus frescos, llenos de vida y de esplendor todavía, después de cerca de cinco siglos, están diseminados por todos los templos y edificios de Italia. Y sus pinturas y esculturas por todos los Museos del mundo, aunque éste sólo contiene dos lienzos intrascendentales. No tan famosos, pero que rivalizaron con él en la misma época, fueron Raffaello Santi, de la Escuela de Umbria, y Leonardo da Vinci, de los Escuelas de Florencia y de Milán. Ambos, con Michelangelo, encarnan el Renacimiento pictórico. Del primero se pueden ver en este Museo muy pocos lienzos, entre los que figuran: « Santa Catalina de Alejandría », « Visión de un Caballero de armas », « La Virgen, el niño y San Juan », « La Virgen y el niño », « Procesión al Calvario » y « La Crucifixión ». Del segundo sólo puede verse un retablo: « La Virgen de las rosas ». Igualmente célebre, y de la misma época renacentista, fué Tiziano, de quien se pueden ver en este Museo muchas de sus obras maestras, tales como: « La Sagrada Familia », « Venus y Adonis », « Baco y Ariadna », « Cristo y la Magdalena : Noli me tangere » y otras que no mencionamos. Todas ellas lienzos. Aunque en este Museo no hay ningún retablo de este pintor, recuerdo que en mi visita al Museo del Louvre, de París, pude ver algunos, muy interesantes por cierto, ya hace muchísimos años.

El Renacimiento pictórico, pues, adquirió tales proporciones de incremento y desarrollo con la restauración de la filosofía y la mitología paganas, y su fusión, en cierto modo, con la pintura influenciada por la religiosidad cristiana, que, simultáneamente con las cerca de treinta Escuelas de la



"EL FRUITO", escultura de Bourdelle.



"BACANTE CARGADA DE UVAS", escultura de Bourdelle.

aquella dama, pero luego he dado en pensar que bien pudiéramos ser nosotros los locos interviniendo como intervenimos allí. » (*Memorias*, vol. 5, pág. 256.)

Viaja por él la duquesa. Su marido gana alguna batalla en Portugal, pero pierde la guerra y el tiempo. Racionaliza ella sus piropos a España; visita a reyes y magnates; a Godoy, a gentes alejadas unas de otras; sorprende con agudeza la vida de los españoles; topa con mayordomos de diligencia — los de Borrow y los de Merimée serán luego lo mismos —; habla con escribanos, mozas de cántaro, palurdos — entre ellos unos diplomáticos y unos aristócratas —; tiene encontrazos con frailes y caleseros respetuosos — los de D. Ramón de la Cruz —. Todas las figuras del eterno retablo ibérico surgen ante los ojos de la duquesa como las de Maese Pedro. Arde la guerra de la Independencia. Los dragones ingleses — aquellos de « La Viejecita » — fraternizan con portugueses y españoles. Representa la duquesa a quien enciende la guerra, y sin embargo tiene una comprensiva originalidad de juicio favorable a los españoles, que no se batén por España, sino cada uno por si y para sí.

En el fondo de la conciencia vé la duquesa una claridad. Y la claridad es lo que importa. Una claridad como la de los guerrilleros del Empecinado, del Alcalde de Móstoles.

La duquesa de Abrantes piensa y dice que para idolatrar a Bonaparte sería preciso despreciar al resto del género humano. Y eso, no. Con los ojos puestos en España, tal vez sin amor ni odio, con la receptiva dispuesta, vé que los españoles viven en vilo y que en la guerra de la Independencia han tenido que pasar sin transición desde la seguidilla al *De Profundis*.

Felipe ALALIZ.

(Concluye en el próximo número con estos tres apartados : « Teresa Cabarrus », « Amorios menores » y « La condesa Walewska ».)

Los problemas de España no los solucionaran los Gobiernos. Es el pueblo el que tiene que darles solución adecuada. El pueblo español detesta a Franco. No cree en la milagrería de los partidos políticos. Confía en si mismo. Tiene demostrada una capacidad constructiva muy superior a la de los hombres políticos que pretenden gobernarle. El pueblo español quiere ser libre y tiene clara conciencia de que no puede haber libertad ni bienestar mientras quede en pie el capitalismo y el Estado, no importa el nombre ni la forma con que se presenten y disfrazan.

NAPOLEON Y LAS MUJERES

La Duquesa de Abrantes

¡ Curioso caso el de Napoleón ! Su estrella palidece cuando mermara o se reconoce el prestigio del hombre por las mujeres. Aun en pleno delirio imperial, las mujeres no se dan por alucinadas como los hombres. En el centro de las victorias, Napoleón no acaba de quedar seguro. Siempre mero de cerea de él una sombra de mujer que habla al oido de otra presagiando desastres. Y el presagio se cumple.

La duquesa de Abrantes parece una de esas sombras para el capitán del siglo, sobre todo para el invasor de España. Pero lo verdaderamente extraordinario es que la duquesa de Abrantes presintió el fin del Emperador en función de lo que este intentaba y hacia — a sangre y fuego — en España. « Medimos con el mismo rasero — escribe la duquesa — a españoles y corsos. Cuando invadimos un país, atribuyéndonos derecho de conquista, nos extrañamos si los atropellados tratan de expulsarnos » (1).

Este pensamiento tan diáfano es antecedente de otro : « Se nos puede comparar al ladrón que penetra en un aposento y no encontrando al vinjero que buscan para robarle, empieza a gritar como un desesperado. ¡ Ah, granuja ! » (2).

¿ Puede darse un caso más claro de lucidez ? La duquesa tuvo en España la sensación vivaz que no tuvo su marido, antiguo revolucionario llamado por su furia Junot-la-Témpeste. La sensación que no tuvieron los mariscales incapaces de ver en España más que credulidad — y es lo que había menos — la tuvo la duquesa de Abrantes. Apesar de todas sus insuficiencias y frivolidades, veía certamente la catástrofe de Napoleón en España.

La comparación entre corsos y españoles como víctimas del invasor, puede relacionarse con la idea de Nielszche, quien recuerda que la fuerza de querer siempre una cosa en el mismo sentido, caracteriza y se acentúa precisamente en su tiempo en Córcega y en España. Romanticismo permanente, que se identifica en los paisajes, el corso y el español, como en los dos pueblos se identifica la defensa de la vida sin recurrir a doctrinas, sutilezas oficiosas o himnos, recurriendo solo a la legítima defensa, autorizada incluso por los códigos como eximente.

¿ Qué consecuencia deduce el propio Napoleón de su política en España, una vez informado por la de Abrantes ? Leamos lo que escribe esta reproduciendo unas palabras de Bonaparte en cierta conversación que tuvo el emperador con los palaciegos : « Me dijo Madame Junot tales cosas de España, que sospeché un eclipse en la razón de

(1) « Memorias », París, 1935. Edición Mame, vol. 5, pág. 35.

(2) « Memorias », París, 1935. Edición Mame, vol. 5, pág. 35.

CRONICA DE LONDRES

UNA VISITA AL "NATIONAL GALLERY"

Imaginemos una tarde dominguera otoñal. Clara y esplendorosa por brillar el sol, tan caramente visilumbrado como deseado en la gran ciudad de la niebla.

Sin saber cómo ni por qué, me veo impulsado hacia el « National Gallery », el Museo de Bellas Artes más importante de Londres. El espíritu artístico de que en estos instantes se halla inundada mi alma guía mis pasos. Parece como si mi alma no tuviese bastante luz con el sol que, por rara casualidad, brilla en el firmamento; y necesitara percibir las luminosidades que emanan del Arte de los grandes pintores.

Me hallo en el Pórtico del « National Gallery », para ascender al cual hay que subir una escalinata compuesta de veintidós peldaños. Inclinado sobre la balaustrada, contemplo en primer plano la dilatada perspectiva de Trafalgar Square, con la monumental columna estriada de Nelson en el centro, cuyo capitel es de orden arquitectónico compuesto, composición del jónico y el corintio. La figura de bronce del héroe inglés, de proporciones gigantescas, a una altura aproximada de veinte metros, se halla de espaldas al Museo. En segundo plano puedo ver la arteria de White Hall, con sus innumerables edificios ministeriales a ambos lados. Y en tercer y último plano distingo clara y perfectamente, en línea recta con White Hall, Westminster Abbey, con su torre y su reloj enormes. Si los edificios de cinco pisos de Trafalgar Square no me lo impidieran, distinguiría el « Parliament » a la izquierda, junto al Támesis. El conjunto de la perspectiva constituye un prodigo de monumentos arquitectónicos, un tanto ennegrecidos por el ambiente londinense, saturado del humo de carbón que arrojan millones de chimeneas y humedecido con frecuencia por densa niebla y lluvias torrenciales.

El mismo « National Gallery », Museo que no obstante y no alcanzar, ni remotamente, la magnitud e importancia del Louvre, de París, ni como obra arquitectónica ni como Galería de Arte, se me ofrece a mi vista como algo monumental. Y es que los ingleses poseen un sentido monumentalista de la edificación, no en altitud de « rascaelos » sino en extensión, que yo calificaría de « expansionismo londinense ».

Las columnas estríadas del Pórtico, como asimismo las de todo el conjunto del frontispicio y de las más laterales adyacentes, se yerguen majestuosas, coronadas por bellos capiteles: del orden compuesto las nisladas, y del orden jónico las incrustadas en las paredes. Sobre dichos capiteles descansan enormes arquitrabos, destacándose un enorme cornisamiento sobre las columnas del Pórtico. Una vasta terraza, ante la cual destacan una gran cúpula central, otra frontal de tamaño menor y otras laterales más pequeñas, se extiende sobre el Museo, cuyo edificio es un de unos quince metros de altitud.

Entro en la antecilla del Museo. Y subo el primer tramo de escaleras de once peldaños. Para ascender los cuales hay que pasar antes por debajo de una doble combinación de tres arcos cada una, construidos sobre columnas dóricas.

La O. N. U. está tan fracasada como la Sociedad de Naciones. Después de los tratados de Versalles vinieron las rectificaciones de Locarno, Munich, la entronización del fascismo, la conflagración mundial. Hoy, antes de firmarse los tratados de paz, ya se habla de modificación de los acuerdos de Potsdam y otros. Y a ningún acuerdo fundamental que elimine sus diferencias han podido llegar las Potencias. Ni llegarán.

No veremos a Europa unida, a las naciones del mundo unidas, mientras los pueblos no hagan desaparecer radicalmente las causas que engendran su desunión.

La O. N. U. es una institución sin fuerza, sin moral, sin porvenir, sin prestigio y sin eficiencia.

En la O. N. U., y fuera de ella, en todos los frentes, en todas las partes y en todos los órdenes, los grupos americano, inglés y ruso principalmente trabajan cada uno para extender su predominio y llevar ventaja sobre el rival.

ALIANZAS

Al margen de la O. N. U. cada Estado busca su propia seguridad, trata de establecer sus alianzas. Los Pactos son letra muerta cuando los intereses superiores de cada Potencia que los sella la determinan a rasgarlo. Pero no por ellos la diplomacia deja de trabajar.

El bloque anglo-sajón presenta menos solidez que el ruso. Este es menos potente hoy en día, pero tiene más homogeneidad interna.

Los intereses ingleses y americanos, coincidentes en algunos puntos, en otros se entrechocan.

La política intervencionista de los EE. UU., el ensanchamiento de su influencia, de su imperialismo económico, hace que Inglaterra se ponga cada día más en guardia. Los EE. UU. son rivales de Gran-Bretaña en el lejano Oriente y en otras partes, y hasta en el África misma quieren asentar sus bases. América ya no piensa en el isolacionismo. Tío Sam, si no fuera por el hueso de la U. R. S. S., pensaría zamparse tranquilamente a Europa, con sus medios de expansión económica, de usura financiera.

Inglaterra, a pesar de su difícil situación, quiere ser árbitro en el mundo. No quiere verse prisionera de la red de expansión Norte-americana. Y busca las alianzas más apropiadas, para poder jugar más fuerte las cartas de las propias conveniencias. Inglaterra quisiera tener a Francia y a la mayoría de los Estados de Europa bajo su férula benevolente y entenderse con la U. R. S. S., su rival, haciendo que ésta entrara en colusión con los Estados Unidos antes que con ella, para aprovecharse mejor de la situación.

El Imperio Británico necesita de Francia como peón en Europa. Por ello le hará algunas concesiones.

Hoy en día es más posible que se entiendan rusos e ingleses que Norte-americanos y rusos.

ALEMANIA

La Alemania nazi e hitleriana ha perdido la guerra. Pero Alemania no se considera vencida. Despues de 1914-1918, Alemania pudo llegar

Al final del primer tramo me hallo gratamente impresionado; porque éste está construido de minúsculos mosaicos, formando una escena en la que se hallan artísticamente combinadas la vida georgica con la égloga, representando una suave alegoría a Virgilio, « el Príncipe de los poetas latinos ». Y una figura esculptórica de bronce, con alas y un clarín en acción, representando el Heraldo de la Fama, de Biar, cuyo original se halla en el Louvre. Dicha figura se halla debajo mismo del centro de la cúpula frontal, de la cual yo hemos hablado. Me veo rodeado por doquier de columnas, aisladas y sin estriás, de mármoles de todos los colores, dominando el elemento compuesto en los capiteles y el jónico en las bases y en los entablamentos.

La construcción y ordenamiento del « National Gallery », son toda la sucesión de reformas y ampliaciones del Museo, adquisición, clasificación y distribución de las obras pictóricas, que han precisado del transcurso de más de una centuria. Una de las ampliaciones es la que ha pasado a ser el « National Portrait Gallery », Museo adyacente del cual hablaremos en otra ocasión.

Pensando en la fama de Virgilio, todavía absorto en mi visión introspectiva, promotora de mil distintas sensaciones, voy a subir el segundo y último tramo que da acceso a la galería principal que conduce a la gran cúpula central, a la izquierda de cuya puerta se puede ver un pequeño mostrador, en donde se venden libros, litografías y postales. Pero antes de poner mis pies sobre el primer escalón miro hacia la derecha y leo sobre el frontispicio de una puerta : « Foreign Schools » (Escuelas Extranjeras). Después, miro hacia la izquierda y leo « British Schools » (Escuelas Británicas), cuya sala de galerías se halla clausurada.

Así, pues, me decido a visitar, tal vez por tercera o cuarta vez en siete años que resido en Londres, las pinturas maestras de las Escuelas Extranjeras, entre las cuales se halla todavía, indudablemente, la Española. Para llegar hasta dicha galería hay que ascender otro tramo de escaleras, once escalones más. Y existe una amplia antecámara cuyo suelo de mosaicos posee escenas modernas y de cuyas paredes cuelgan seis enormes cuadros, lienzos magníficos que, excepto uno, son del famoso Paolo Veronese, Escuela Veneciana del siglo XVI. Y son a saber, empezando por la izquierda : « La consagración de San Nicolás », « Un grupo de familia », del cual es autor Lotto, « Alegoría georgica », « Respeto » (grupo alegórico a la honestidad varonil de un pastor que sorprende una hermosa hembra desnuda, pero profundamente dormida), « Magdalena desprendida de sus joyas » y « Visión de Santa Elena ». El misticismo religioso de algunos lienzos, fervorosamente cristiano, es poco hacedero desde el punto de vista filosófico y racionalista; pero la técnica pictórica, ya en pleno clúvio renacentista, es perfectísima y acabada.

Pero, por fin, me decido a entrar en la galería compuesta de grandes e innumerables salas. La primera sala, o, mejor dicho, la última, toda vez que el orden numérico de las salas de todo el Museo termina en ésta, la ocupan cuadros prestados por Mr. Gulbenkian, y por numeración le corresponde el JVII. Empezando por la izquierda, me es dado admirar los lienzos siguientes... Pero no: enunciarlos todos, uno por uno, sería prolífico e interminable. Al lector le piserá más si enuncio el conjunto de las distintas Escuelas pictóricas y cito las obras maestras y los pintores más famosos. Helös aquí, advirtiendo que de las 27 salas del Museo, sólo 13 se hallan abiertas al público, por lo cual no podré enunciar muchas de las Escuelas pictóricas que registra la Historia de la Pintura y que tal vez se hallaran

Italia renacentista, un vasto movimiento de esplendor artístico se extendió por toda Europa. También Flandes, Los Países Bajos, Alemania, Francia y España contribuyeron, aunque con menor impulso, surgiendo en los siglos XIV, XV y XVI Eyck, Campin, Weyden, Bouts, Maestro de S. Giles, Christus, Memlin, Maestro de S. Ursula, Goya, Prevost y otros muchos en Los Países Bajos; Lucídel, Herriau, Hittens y otros del último cuarto de siglo XVI en Flandes; Maestro Willem, Dürer y otros de principios y fines del siglo XV y del XVI en Alemania; Marmion, Maestro de Moulin y otros del XV y XVI en Francia y Rodrigo, Morales, el Greco y otros del XVI en España. La Escuela Inglesa empezó a surgir con el advenimiento del siglo XVII, cuando ya en todo el mundo los artistas del arte pictórico nacieron una pléyade invasora y millones de ellos hicieron evolucionar la Pintura para colocarla a la cabeza de las Bellas Artes.

Mas el arte debe ser creador en todos los órdenes: técnico-artístico, filosófico-social y moral. Y en esta falsa civilización moderna, en que el progreso de la humanidad solo avanza en el orden materialista de las cosas, existe un concepto dualista del arte. El arte solo tiene una interpretación: la que lo coloca en un plano de independencia. Pero en la vida artificial y equivocada que vivimos, el artista no solo vende su arte, sino también su espíritu, su inteligencia, sus ideas. Y se adapta a los moldes morales y sociales pre establecidos.

El arte no puede ser creador, constructivo, renovador, futurista, sino es libre. Y el artista jamás tendrá iniciativa propia si ideas luminosas y geniales si no crea el arte solo para él, si no se inspira en la fuente de su propia inspiración.

La producción artística de nuestra época oye signos de decadencia.
1. En razón de qué fenómenos psicológicos desciende el arte por la pendiente? Voy a analizarlo.

El arte ha tenido sus épocas de esplendor y florecimiento. En todo tiempo ha sido la expresión más noble y bella del sentimiento humano. No podía ser de otro modo, pues una manifestación artística, de cualquier orden que sea, si el artista pone en ella su espíritu apasionado, es la obra más perfecta del alma humana. Cuando en el hombre late un sentimiento artístico, sincero y desinteresado, el arte lo ennoblecen y dignifica.

Debo hacer notar que, casi en todas las épocas, el sentimiento artístico de lo bello ha estado ligado al sentimiento religioso. Por eso vemos que el arte griego responde al espíritu de la religión pagana, en su culto exagerado a la estética, que culmina en una gran exaltación de la belleza física. Y el arte cristiano, que es la antítesis, expresa un sentimentalismo profundo, que a veces, casi siempre, exalta los corazones hacia un misticismo pernicioso.

Hay que reconocer que el arte es la plasmación objetiva de la naturaleza física de las cosas y de los seres. Pero asimismo hay que admitir que es también la expresión del sentimiento moral y del pensamiento espiritual del hombre, del artista. Desechemos, pues, el fondo místico-religioso que contenga y hagamos del arte un medio de humanización igual de la parte estética que de la ética. Superémoslo lo mismo en la forma que en el valor intrínseco.

Coubert y Danet dieron vida y expresión al arte en este sentido influyendo con sus obras maestras toda la vida artística y literaria del siglo pasado. Su interpretación naturalista-realista, al igual que Zola en la literatura, reflejando en su arte pictórico las escenas vulgares, pero humanas